

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

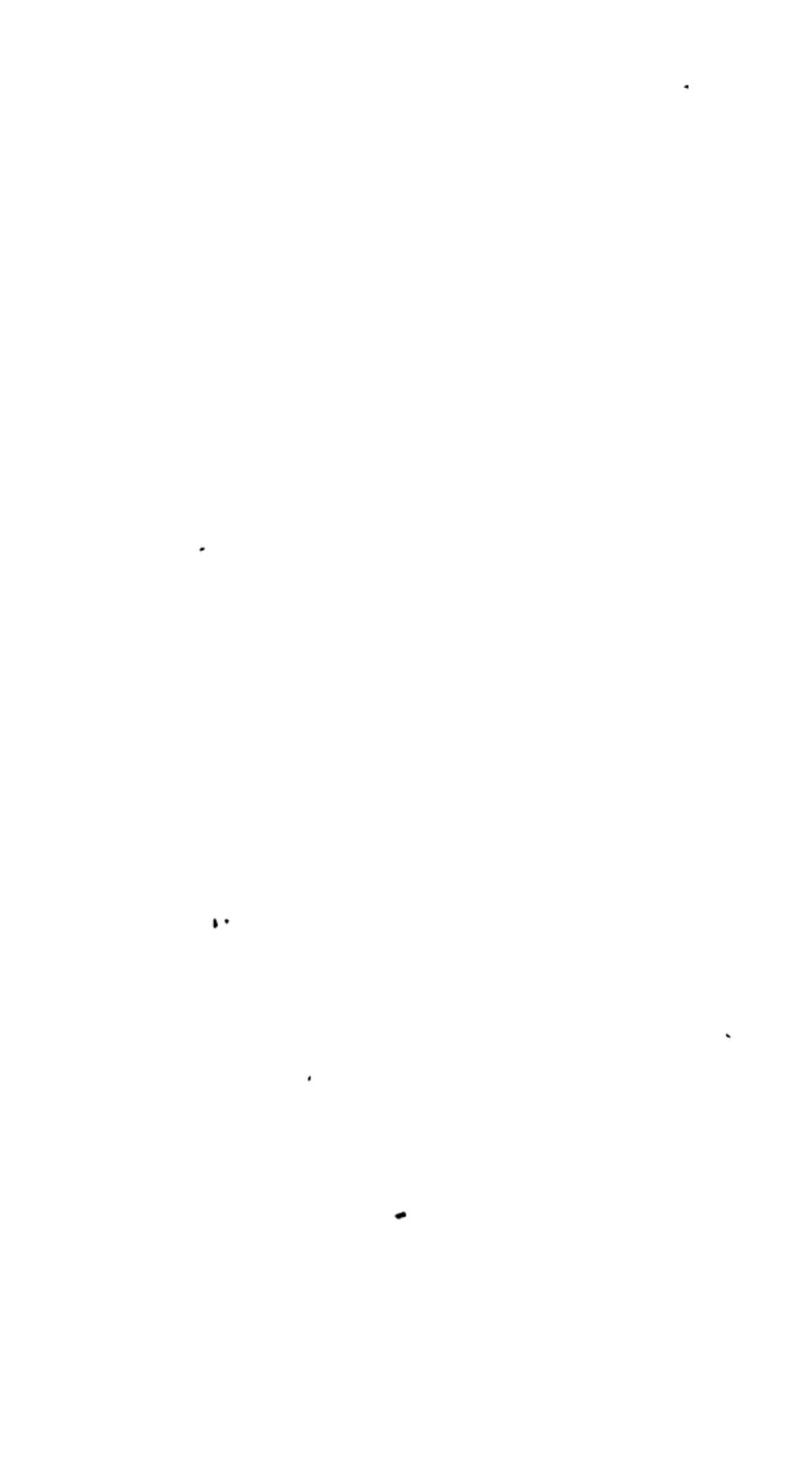
A O U T 1 7 6 5.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXV.





JOURNAL HELVETIQUE.

A O U T 1765.

REFLEXIONS

Sur ces paroles de Nôtre Seigneur : *Celui qui parle de son chef cherche sa propre gloire : Mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est digne de foi, & il n'y a point en lui de fraude.*
JEAN VII. v. 18.

APRE'S que nôtre Seigneur se fut entretenu quelque tems avec la Samaritaine, & qu'il lui eût fait conoitre que certaines secrettes irrégularités de sa vie lui étoient parfaitement conues, l'Évangéliste dit,

H 2

qu'elle s'en alla à la ville, dire aux habitans : *Venez voir un home qui m'a dit tout ce que j'ai fait : Ne seroit ce point le Christ ?* Ne pourroit on point dire de même à tant de gens de nos jours, qui croiroient, disent ils, en JESUS CHRIST, s'ils avoient eux mêmes été tèmoin de ses miracles : Et bien, laissez là pour un moment ces miracles, que vous ne pouvez plus voir vous mêmes (*); mais venez voir une chose qui est actuellement sous vos yeux, une chose qui n'est peut être pas moins frappante ; venez voir en la persone de JESUS CHRIST un phénomène singulier & inoui, un Home unique dans son genre, un Home tout dévoué à la gloire de Dieu dont il se dit l'Envoyé, & si totalement dévoué, qu'on le voit s'oublier entièrement lui même ; en forte que, ni dans ses actions, ni même dans aucune de ses paroles, ou n'entrevoit jamais rien où il paroisse le moins du monde se chercher soi même, ni sa propre gloire. Ne seroit-ce point là pour le moins une des plus fortes présomptions qu'il est vraiment ce

(*) A Dieu ne plaise qu'on m'impute de rejeter cette preuve de la divinité de la mission de Nôtre Seigneur. Je la crois très bone & très solide, mais elle n'est pas de mon bêt à présent.

qu'il se dit être, le CHRIST, l'Envoyé de Dieu? Tâchons de développer cette idée & de la rendre sensible.

L'amour de la propre gloire est un penchant naturel à l'homme (*): Tous l'éprouvent plus ou moins, dans les conditions même les plus abjectes & qui semblent en être le moins susceptibles: On le voit chez le pastre, come chez le Héros & le Conquerant; sous le chaume, come dans les plus superbes palais; sous les haillons, come sous la pourpre & le diadème. A considerer ce penchant en lui même, & abstraction faite de l'excès avec lequel on peut s'y livrer, ne peut on même pas le regarder come un ressort suplétoire que le Créateur a mis dans l'homme, pour le porter à ce qui est honête, quand ceux de la Raïson & de la Réligion sont insufisans pour cela. Et quand je dis *insufisans*, je suis bien éloigné de les juger tels par eux mêmes; j'estime au contraire que c'est tout ce qu'il y a dans ce genre de plus fort & de plus puissant, & il seroit bien à souhaiter que l'homme, sans en consulter d'autre, leur donat toujourns lieu de dé-

H 3

(*) *Homo est animal gloriæ, amore popularis atque rumoris venale mansipium.* ST. JEROME.

ployer en lui toute leur efficacité ; mais par la faute de l'homme , & dans la grande imperfection , l'on n'a que trop souvent occasion de voir leur insuffisance. Ce n'est pas qu'alors , & quand l'homme n'est mû que par le ressort de la gloire , il en vaille peut être mieux intrinséquement & aux yeux de Dieu , que s'il restoit dans l'inaction ; mais la société en tire parti , & sans cela , convenons en , que seroit elle ici bas ?

Il est vrai que l'on voit quelques fois certaines ames paroître s'élever au dessus de ce penchant à la gloire , le regarder come une foiblesse , & le fouler ce semble aux pieds. Mais d'ordinaire , en les épluchant un peu , on s'aperçoit que ce n'est en elles que raffinement & subtilisation , & qu'on pourroit fort bien leur appliquer la réponse de PLATON à DIOGENE , foulant aux pieds avec indignation & fierté les riches tapis qui couvroient le plancher de sa chambre , & s'écriant avec son arrogance ordinaire : *Je foule aux pieds l'orgueil de PLATON* : *Oui* , lui répondit celui-ci ; *mais par un orgueil plus grand encore.*

A Dieu ne plaise pourtant que je veuille anéantir ici l'efficacité de la Religion & de la Grace de Dieu. Mais outre que les

âmes en qui cette efficace se déploie font bien rares, elles mêmes conviendront certainement toutes, que non seulement elles ont ressenti ce penchant à la gloire; mais que même depuis que la Grace de Dieu déploie son efficace en elles, le germe la racine de ce penchant ne laisse pas d'y subsister toujours, & leur fait même faire de tems en tems de petites échappées qu'elles condamnent, & dont elles rougissent secrètement.

S'il est donc vrai que la recherche de la gloire soit naturelle à tous les homes, & que quelque soin qu'on prenne de la cacher & de la voiler, il arrive toujours que de tems en tems on la laisse entrevoir à de bons yeux, il sera donc vrai aussi, qu'un home qui jamais n'auroit montré ni même fait soupçonner légitimement de lui rien de pareil, bien qu'il eût naturellement dequoi aspirer à de la gloire, & qu'il fut dans des circonstances qui naturellement aussi devroient le démasquer, s'il cherchoit à se cacher & à se contrefaire, seroit un merveilleux phénomène sur la terre, un Home unique, & dès là digne de l'attention & même du respect & de l'admiration de tout home sensé, de tout home qui fait mettre aux choses leur prix.

Si de plus un tel Home se disoit *En-
voyé de Dieu*, titre qui sur tout sembleroit lui doner droit à de la gloire auprès des homes, & que cependant on ne le vit jamais y aspirer le moins du monde; qu toujours il parut en cela s'oublier entièrement lui même, & n'être occupé que de la seule gloire de Dieu, que l'on verroit constamment être le but, l'unique but de tous ses discours & de toutes ses actions, ne seroit-ce pas assurément un grand titre de créance en sa faveur, & pourroit on bonement imaginer par quel endroit on auroit légitimement lieu de le suspecter & de se défier de lui?

Cet Home dont je parle, cet Home merveilleux phénomène, cet Home unique, nous le voyons en la personne de **JESUS**. Toute son histoire dans les quatre Evangiles fait foi, d'un bout à l'autre, & de son zèle, d'un zèle sans exemple pour la seule gloire de Dieu, dont il s'est dit l'Envoyé, & de son parfait oubli de lui même, quant à toute recherche de sa propre gloire, quelque secrète & subtile qu'on pût la soupçonner, en sorte qu'on peut défier l'œil le plus malignement critique d'y rien trouver où il paroisse en cela se démentir ni doner la moindre prise.

Je pourrois fort bien m'en tenir à ce

défi, & me dispenser de tout détail pour prouver ce que j'avance: mais come l'habitude où l'on est de lire ou d'entendre lire l'Évangile dès l'enfance, fait que pour bien des lecteurs c'est une histoire en quelque sorte usée & qui ne les frappe plus, come elle le feroit sans cela, il ne sera peut être pas inutile que je les mette sur les voies, en leur faisant observer ici quelques uns des principaux traits de l'histoire de Notre Seigneur qui font à mon but, & nous le présentent come ne consultant ni ne recherchant jamais en rien sa propre gloire.

D'abord n'est-ce pas dans cette disposition d'esprit qu'il veut être baillé par JEAN, je ne dirai pas come un homme ordinaire, mais come un pécheur, come se confondant avec les plus grands pécheurs, malgré les fortes oppositions de JEAN, qui en est presque révolté. MATH. III.

Comence-t-il ensuite son ministère, il annonce le Règne de Dieu, come si ce Règne n'étoit pas le sien, & que semblable à JEAN BATISTE il n'en fut que le Héraut. MARC I. v. 11.

Dans la suite jamais il n'en parle que sur ce pied là, toujours il le nomme le *Règne de Dieu*, le *Royaume des Cieux*; & quand il envoie ses Apôtres l'annoncer,

toute l'instruction qu'il leur donne c'est de publier que *le Règne de Dieu approche*; & il ne parle pas plus de lui, que si ce Règne ne le concernoit en rien, & qu'il n'y eût aucune part. MATH. X. v. 8.

Quand on lui demande des prééminences dans son Royaume, il déclare, que *ce n'est point à lui de les accorder*, mais à Dieu seul. MATH. XX. v. 23.

Qui choisit il pour Apôtres, pour ses principaux Officiers, pour composer sa cour? Des gens tous du plus bas rang, & même un *Judas*, qu'il faisoit devoir le trahir. JEAN VI. v. 64.

Un Scribe veut-il s'attacher à lui & le suivre come Disciple, ce qui auroit pû lui faire quelque honneur, il le rebute. MATH. VIII. v. 19. 20.

De qui recherche-t-il la compagnie? Des péagers & des gens décriés par leur mauvaise vie; & quand on l'en méprise & qu'on en forme de sinistres jugemens contre lui, il n'en est ni blessé ni décontenancé, & il se contente de dire tout bonnement, que c'est eux qu'il cherche, que c'est pour eux qu'il est venu. MATH. IX. v. 11. 12.

Loin de rougir de n'avoir que de tels sectateurs, & non des Grands & des Sages du siècle, il adore en cela la volonté

de son Père & y acquiesce avec de vifs transports de joie. MATH. XI. v. 25. 26.

Sa doctrine étant destinée à l'instruction de tous les homes indistinctément, le voit on jamais employer aucune de ces expressions de gens qui aspirent à la gloire de l'éloquence, aucune qui, sans avoir rien de bas, ne fut à la portée des esprits les plus simples? Toutes ses comparaisons & ses paraboles sont de même tirées des choses les plus simples & les plus vulgaires. Qu'il n'eût pû néanmoins s'attirer de l'admiration par ce qu'on appelle science, génie, finesse d'esprit, c'est ce dont on ne sauroit disconvenir, quand on le voit, n'ayant encore que douze ans, faire l'étonnement des Docteurs eux mêmes par ses questions & ses réponses; mais sur tout quand on considère avec quelle habileté il fût dans la suite, quand il le jugeoit à propos, fermer la bouche à ses ennemis & se tirer de leurs pièges. MATH. XII v. 24. &c. XXI. v. 23. XXII. v. 15. &c. 23. &c. 41. &c. JEAN VIII. v. 3. &c.

Quant à ses actes religieux & à ses mœurs en général, quel éloignement de toute ostentation! Jeune t-il? C'est dans un désert. Prie-t-il? C'est à l'écart, de nuit, sur quelque montagne, loin de ses propres Disciples. Il fait si peu parade de ce qu'on

nomme dévotion, qu'ils lui en font même une espèce de reproche, en lui demandant quelque formulaire de prière, come JEAN BATISTE en avoit doné à ses Disciples. L'invite t-on à des noces ou à quelque autre festin, il s'y rend, & affecte si peu une austère sobriété, qu'il done lieu à ses ennemis de le taxer *d'aimer la bone chère & le vin.* LUC VII. v. 34. Calomnie insignie, puis qu'au contraire quand il a à instruire des gens de bone volonté, il oublie l'heure du repas & toute nourriture, au point que sa Mère & ses proches s'attendent à le voir tomber en défaillance, & le croient dans une forte de démence. MARC III. v. 20. 21.

Ses ennemis le taxent-ils de magie; d'intelligence avec *Béelzébub*; d'être *possédé du Démon*, injures capables d'émouvoir le plus grand flegme, ou sur lesquelles tout autre auroit au moins marqué du mépris & de l'indignation par le silence, non seulement il daigne y répondre, mais il le fait sans fiel, sans émotion, avec plus de tranquillité que s'il eut été question d'un tiers, & même avec un fond de bonté, tâchant de leur faire sentir leur déraison & de les tirer de leur si obstinée incrédulité. MATH. XII. v. 24 &c. JEAN XII. v. 50.

Quelqu'un éxalte-t-il le bonheur de sa Mère, d'avoir mis au monde un tel Fils, aussi-tôt il écarte cette idée, en éxaltant come fort supérieur un bonheur à la portée de tout le monde & des gens même les plus abjects, le bonheur de ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui la mettent en pratique. LUC XI. v. 27.

Loin d'aspirer à des titres fastueux, il rejette même la qualification de bon, & veut qu'on ne la done qu'à Dieu seul. MATH. XIX. v. 17.

Qui choisit-il pour témoins d'un événement aussi glorieux pour lui que sa transfiguration? Trois de ses Disciples seulement, c'est à dire, autant seulement qu'il en faloit pour en constater la vérité, & quand? après sa résurrection, quand il seroit sur le point de quitter la terre, & que par conséquent il ne seroit plus à portée de jouir de la gloire d'un si merveilleux événement, & il leur défend d'en parler auparavant à qui ce soit. MATH. XVII. v. 9.

Après avoir prédit la ruine de Jérusalem, il avoue franchement, & cela sans nécessité, qu'il n'en savoit pas le tems précis. MATH. XXIV. v. 26.

Quelle simplicité, quelle ingénuité à manifester à ses Apôtres toute sa foiblesse

& l'extrême angoisse que lui caufoit la vue de sa mort prochaine, en leur disant que *son ame étoit saisie de tristesse jusqu'à la mort*. S'il eût tant soit peu consulté sa gloire, & cherché à leur imposer par un faux héroïsme, il eût sans doute gardé là dessus le silence, sur tout avec des gens pusill'animes come eux, & dont il n'avoit ni forces, ni encouragemens, ni consolations à espérer. Et ce qui prouve d'autant mieux en cela son humble ingénuité, c'est qu'ils n'ont pû savoir que de lui même après sa résurrection, que dans son agonie sa foiblesse fut telle, qu'il eût besoin d'un Ange pour le fortifier; car par le récit de St. LUC il sembla que cet Ange ne fut vû que de lui seul. LUC XXII. v. 43.

Paroissant devant le Sanhédrin, on dépose contre lui diverses faussetés, auxquelles il ne répond rien, en sorte que ses ennemis pouvoient regarder son silence come un aveu de ce qu'on lui imputoit. Or nous sentons tous combien en pareil cas l'homme est porté à se défendre & à se justifier. Silence d'autant plus remarquable, que quand on le soime fermentalement de dire *s'il est le Christ, le Fils de Dieu*, alors il ouvre la bouche, & dit franchement qu'il l'est, bien qu'il vit que

par là il donoit à ses énemis un prétexte de le faire mourir à titre de blasphémateur. MATH. XXVI. v. 59. &c.

Je fais la même réflexion sur la noble hardiesse avec laquelle il répond à la question que lui fit PILATE, s'il étoit le Roi des Juifs? *Oui*, lui dit il, *je suis Roi; je suis né pour cela; mais mon règne n'est point de ce monde: Si mon règne étoit de ce monde, mes gens auroient combattu pour empêcher que je ne fusse livré aux Juifs; mais mon règne n'est point d'ici bas*: Réponse que ST. PAUL admire, & dont il fait l'éloge (*). Il est évident en effet que si JESUS-CHRIST eût alors consulté sa propre gloire, aussi bien que sa conservation & sa vie, il n'auroit rien répondu à PILATE, come il ne répondit rien au milieu du Sanhedrin, aux fausses acufations dont on le chargeoit. Car si en se déclarant ainsi formellement le Roi des Juifs, il obligeoit en quelque sorte PILATE à le faire mourir come un séditieux & un criminel de lèze majesté contre CESAR, il se présentoit en même tems à lui come un esprit dérangé, ou come un orgueilleux fanatique, solement entêté de sa prétendue Royauté. JEAN XVIII. v. 36. 37.

(*) I. TIM. VI, v. 13.

Considérons - le maintenant dans ses miracles en particulier, c'est ici sur tout qu'il auroit dû se trahir, quant à la recherche de la propre gloire. Mais tout au contraire, s'il y avoit du plus ou du moins dans sa conduite, on pourroit dire qu'ici sur tout on le voit d'une modestie parfaite & s'oubliant entièrement lui même.

Le voit-on jamais aller au devant des malades ni les rechercher, pour faire étalage de sa toute - puissance? Le voit on jamais convoquer des spectateurs? Lui entend-on jamais échaper le moindre trait de venterie ni d'ostentation, soit avant soit après le miracle? On diroit presque au contraire, qu'il n'y a rien là que de fort ordinaire; qu'il ne fait que de ces actions toutes communes, & auxquelles les spectateurs ne font guère attention. Le seul cas où il ait prévenu ceux en faveur de qui il vouloit faire usage de son pouvoir divin, c'est celui de la résurrection de LAZARE. Mais c'étoit un cas particulier: LAZARE & ses deux Sœurs étoient liés à lui d'une amitié singulière; & quand il va le ressusciter, ne le fait-il pas sans bruit, sans attroupement; il ne mène avec lui que ses Apôtres; encore ne leur propose-t-il de l'y accompagner que d'une
manière

manière vague, & qui paroît tenir beaucoup de l'indifférence. JEAN XI.

Opère-t-il des guérisons où il n'y ait guérés que les malades pour témoins, il leur défend d'en parler & de les publier. MATH. VIII. v. 4. IX. v. 30. XII. v. 16. XVI. v. 20. MARC VII. v. 36.

Loin de chercher à atrouper des spectateurs, il tire quelquefois les malades à l'écart pour les guérir. MARC VII. v. 33.

D'autrefois voyant acourir le monde en foule, il se hâte de guérir le malade avant que tout le monde soit arrivé. MARC IX. v. 24.

D'autres fois aussi, venant d'operer une guérison miraculeuse, il s'échape secrètement du milieu de la foule, afin qu'on en ignore l'auteur. JEAN V. v. 13.

Pouvant guérir de loin & par sa seule volonté toute-puissante, Marc VII. v. 29. JEAN IV. v. 50. &c il dit qu'il ira sur les lieux auprès du malade, come feroit un simple médecin. MATH. VIII. v. 7, 13.

Quand il guérit de la fièvre la Belle mère de PIERRE, il se contente de lui toucher la main sans dire mot, & come sans dessein, laissant en quelque sorte aux assistans la liberté de penser que sa guérison n'étoit qu'un pur éfet de la nature. MATH. VIII. v. 14, 15.

Voulant de même ressusciter une fille ; il dit qu'elle n'est pas *morte*, mais qu'elle *dort*. Il fait sortir tout le monde, & la prend simplement par la main pour la faire lever, come s'il n'eut fait que la réveiller. MATH. VIII. v. 14.

Ses miracles lui attirent-ils l'admiration des troupes, il cherche aussi-tôt à la dissiper en leur disant, qu'il va bientôt être livré entre les mains des homes, & loin de se complaire à se voir suivi d'un si grand peuple, on diroit qu'il ne cherche qu'à l'éloigner, en n'anonçant que croix & tribulations à tous ceux qui s'attacheroient à lui. LUC IX. v. 43. 44. & XIV. v. 25.

Apprenant que la multitude qu'il venoit de repaître miraculeusement étoit sur le point de l'en'ever pour le proclamer Roi, il se dérobe à elle & se tient caché. JEAN VI. v. 15.

Souvent on diroit qu'il cherche à faire attribuer la guérison des malades à leurs bones dispositions, plutôt qu'à sa toute puissance. *C'est votre foi qui vous a guéris*, leur dit il, en nombre d'ocasions.

Après avoir prouvé tant de fois qu'il pouvoit guérir toutes fortes de maladies par sa seule parole, il rend la vue à un aveugle né, de façon à lui faire croire

qu'il en étoit redevable aux eaux de SILOE' plutôt qu'à lui. JEAN IX. v. 6. 7.

Quand des dix Lépreux guéris, un seul revient à lui pour lui marquer sa reconnaissance, il l'en louë, mais de façon à détourner toute attention de dessus lui. *Il n'y a, dit-il, que cet étranger qui soib revenu, il ne dit pas pour me remercier, mais pour rendre gloire à Dieu.* LUC XVII. v. 18.

Il cherche si peu à se glorifier de ses miracles, qu'il déclare formellement, que ceux qui croiront en lui en feront de plus grands encore. JEAN XIV. v. 12.

Et quand ses Disciples s'aplaudissent de voir que les Démons même leur étoient assujettis par son nom, loin de s'en applaudir avec eux, il les exhorte à se réjouir plutôt d'un bonheur qui leur étoit comun avec tout ce qu'il y a jamais eü de gens de bien, de ce que *leurs noms étoient écrits dans le Ciel.* LUC X. v. 20.

Après sa résurrection rien de plus naturel que de faire sentir à ses Disciples combien elle lui étoit glorieuse, combien c'étoit une riche compensation de tout ce qu'il y avoit eü de si humiliant dans ses souffrances & toutes les circonstances de sa mort. Mais non, pas un mot là dessus,

La première pensée qui l'occupe c'est de réjouir ses chers Disciples consternés & désolés, en leur faisant savoir incessamment son retour à la vie. MATH. XXVIII. v. 10. & JEAN XX. v. 17. Et dans toutes ses diverses apparitions, il ne cherche qu'à les convaincre pleinement que c'est bien lui même, & qu'à leur renouveler son affection & sa tendresse.

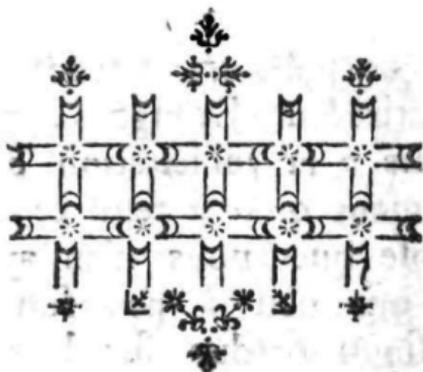
Et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'il ne se fait voir qu'à eux & à quelques femmes qui lui avoient toujours été fort attachées, tandis qu'il auroit pu tout aussi facilement se faire voir à des milliers de ces mêmes troupes qui le suivoient ordinairement avant sa mort, & jouir bien légitimement de la gloire que cela lui auroit valu de leur part. Il n'ignoroit pas sans doute que de cela même ses ennemis en feroient une objection contre la vérité de sa résurrection; mais c'est de quoi il ne s'embarasse pas. Pour en convaincre tout esprit bien disposé, il s'en tient au témoignage qu'en rendroient ses Apôtres; & quant à tout ce qui le concerne personnellement, il se conduit entièrement comme sachant que ce n'étoit pas encore le tems de son triomphe & de sa gloire, que cela étoit renvoyé au siècle futur, à son second avènement, & qu'avant cela il devoit entière-

ment renoncer à toute propre satisfaction, pour n'en avoir d'autre que celle d'être inviolablement soumis au bon plaisir de son Père.

Enfin JESUS CHRIST faisant sur la terre un aussi grand Personage, auroit dû naturellement, à l'imitation de MOISE, penser à écrire quelque ouvrage, qui renfermât sa doctrine, & quelques Mémoires de sa vie, ou tout au moins en doner la commission à quelqu'un de ses Disciples, afin d'éterniser son nom. Point du tout; & même après son départ de ce monde ses Disciples y pensent si peu, que ce ne fut qu'au bout de plusieurs années qu'ils se mirent à écrire leurs Evangiles, non d'eux mêmes, mais à la sollicitation des Chrétiens; tellement qu'il a tenu ce semble à peu de chose que nous n'en ayons été privés, & que peu à peu son histoire n'ait été, sinon perdue sur la terre, du moins totalement altérée & défigurée de siècle en siècle par l'inconstance de la tradition.

On trouvera peut être bien long tout ce détail. J'espère pourtant que tous ceux qui aiment le Seigneur JESUS me le pardonneront volontiers. Quant aux autres, quant à tous ceux qui sont déterminément

résolus à le rejeter, lui & son Evangile ;
 je les prie, si tant est qu'ils daignent lire
 ceci, de réfléchir & de s'examiner sincère-
 ment sur ces paroles de Nôtre Seigneur,
 qui ont beaucoup d'afinité avec celles qui
 ont doné lieu à mes Réflexions & en font
 come le pendant : *Coment pourriez vous
 croire, vous qui tirez vôtre gloire les uns
 des autres, & qui ne recherchez point la
 gloire qui vient de Dieu seul?* JEAN V.
 N. 44.



R E M A R Q U E S

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique , dont plusieurs Articles exigent d'être relevés , pour l'avantage des Mœurs & la verité de l'Histoire ecclésiastique & profane.

BIEN. SOUVERAIN BIEN.

NOTRE Auteur prétend que la dispute sur le Souverain - bien , qui a partagé les Anciens Philosophes étoit absurde , *autant vaudroit*, dit-il, *demander ce que c'est que le Souverain bleu, le Souverain marcher &c.* S'il avoit bien pris le sens de la question, elle lui paroîtroit moins ridicule.

Selon lui, *chacun met son bien où il peut & en a autant qu'il peut à sa façon*; les goûts sont différens. *Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose*; come le plus grand mal est celui qui va jusqu'à vous priver de tout sentiment. *Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens sont*

courts. Tout cela est vrai; cela est même si évident, qu'il n'est pas possible d'imaginer que les anciens ne l'aient pas aperçû.

Il n'y a ni extrêmes délices ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie. L'on en convient encore; un sentiment trop vif de plaisir, prolongé longtems, dérange nécessairement nos organes & dégénère en douleur; un transport de joie fait tomber en défaillance; une douleur violente nous donne la mort. *Donc le souverain bien & le souverain mal sont des chimères*; oui dans ce sens; ni l'un ni l'autre ne peut être un état habituel & permanent dans cette vie. Mais encore une fois ce n'est point là l'état de la question.

L'on demande: Entre les divers états où un home peut se trouver habituellement, selon le cours ordinaire des choses humaines, quel est l'état préférable à tous les autres? Nous le nommerons le Souverain-bien. Quel inconvénient en résultera-t-il? Que ce soit là le véritable objet de la dispute, cela est évident par la fable de CRANTOR rapportée par nôtre Auteur.

Il fit comparoitre aux Jeux Olympiques la richesse, la volupté, la santé, la vertu; chacune demande la pomme: La richesse dit, c'est moi qui suis le Souverain-bien,

car avec moi on achète tous les biens: La volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir: La fanté assure que sans elle il n'y a point de volupté & que la richesse est inutile: Enfin la vertu représente qu'elle est au dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs & de la fanté on peut se rendre très misérable si on se conduit mal. La vertu eût la pomme.

La fable est ingénieuse, conclut nôtre Auteur, mais elle ne résout pas la question absurde du Souverain bien. Non, dans le sens qu'il lui a plû de donner à cette question, mais elle y satisfait pleinement dans le sens que nous avons exposé.

La vertu, dit il, n'est pas un bien, c'est un devoir; elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur; elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables. La vertu est un devoir sans doute, mais elle cause une satisfaction intérieure, une joie douce & pure. Les Philosophes demandent si cette satisfaction est préférable aux sensations agréables de la volupté, si ce n'est pas même un puissant lénitif dans les sensations douloureuses? Cette question n'est ni absurde ni inutile, on en peut tirer des conséquences essentielles pour les mœurs. Les Epicuriens soutenoient le

parti de la volupté, les Stoïciens celui de la vertu; ceux-ci fans doute avoient raison, mais la chaleur de la dispute les entraîna bientôt dans des absurdités aussi bien que leurs adversaires: Cela n'est pas étonnant.

L'homme vertueux avec la pierre & la goutte est très malheureux. D'accord, les Stoïciens avoient tort de contester sur le terme; mais il est moins malheureux que l'homme vicieux réduit au même état. *Le persecuteur insolent & ivré de plaisir est très heureux.* Oui, pour le moment; mais ce moment est court, de l'aveu de notre Auteur. Le remors suit de près, le sombre ennui qui rend le méchant insupportable a lui-même remplit tous les intervalles de ces instans rapides où il se livre à la volupté. Or il est ici question d'un état permanent; l'on demande toujours lequel des deux est préférable, celui de l'homme vertueux souffrant & opprimé, ou celui du méchant qui prospère? Notre Philosophe lui-même se décide pour le premier: S'il est préférable, c'est donc un bien en comparaison du second. Si c'est le meilleur de tous les états possibles ici bas, c'est donc le Souverain-bien: Ainsi raisoient les Stoïciens.

Mais avouez, dit-il, que le Sage dans

les f-rs enrage. Nous ne l'avouons point; un Sage qui enrage n'est plus Sage, c'est un insensé. Dira-t-on que SOCRATE enrageoit dans sa prison? Si le Sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un Charlatan. C'est à dire, si le Sage souffrant ne convient pas qu'il souffre, s'il fait comme ce Stoicien qui, tourmenté cruellement par la goutte, ne voulut jamais avouer que la douleur fut un mal, c'est un Charlatan sans doute, ou plutôt c'est un cerveau troublé par l'esprit de contradiction. Si le Sage, quoique souffrant, préfère sa situation à celle d'un heureux Scélerat, il ne fait que ce qu'il doit faire, & s'il pensoit autrement, il ne mériteroit plus le nom de Sage.

Dans tout ceci nôtre Philosophe ne fait que répéter les argumens dont se servoient les Epicuriens pour prouver que la volupté étoit le Souverain bien; & ces argumens doivent paroître assez concluans à tous ceux qui n'espèrent rien après cette vie. Si tout finit à la mort, le contentement intérieur que peut donner la vertu n'est qu'une spéculation creuse; la vertu elle même n'a plus de fondement solide. Quel est l'homme assez dupe, pour sacrifier le bien-être qu'il peut se procurer par le crime, à la vaine & stérile satisfaction

d'être vertueux ? Pour ceux qui croient un bonheur éternel destiné à la vertu , ils ne seront jamais tentés de douter si elle est le seul bien auquel le Sage doit aspirer : Ils ne verront point sans scandale que l'on fasse revivre les idées grossières d'une Secte de Philosophes décriée , même dans le Paganisme , & dont les partisans ne rougissoient pas de se nommer des pourceaux : *Epicuri de grege porcus.* HORACE.

TOUT EST BIEN.

On trouvera sous ce titre l'abrégé de ce que BAYLE a écrit fort au long sur l'origine du mal ; ce sont toujours les mêmes objections réchauffées. Les divers systèmes que les modernes ont imaginés pour y répondre ne sont que les anciennes opinions rajunies. Il n'a pas été difficile à notre Auteur de montrer qu'aucun ne peut nous satisfaire , que cette question est l'écueil de la raison humaine ; d'autres l'ont fait avant lui : Pas un seul des Philosophes qui ont écrit depuis un siècle n'a passé sous silence cette grande difficulté. Nous n'avons à opposer aux prétendues imperfections qui nous choquent dans l'univers que les bornes de notre intelligence , qui ne peut apercevoir la distinction & le rapport

que toutes les parties ont entr'elles & avec le tout. Le scandale que nous cause ce déluge de maux auxquels sont sujts tous les êtres sensibles ne peut être dissipé que par l'attente d'une meilleure vie, où le voile sera levé, où la vertu sera dédomagée & la Providence justifiée. Ce que l'on voudroit ajouter de plus n'est que du verbiage Philosophique.

Pour comencer par LEIBNITZ, qui a prétendu que le monde ne pouvoit être créé plus parfait qu'il est, que DIEU a créé le meilleur des mondes possibles, il avoit puisé son système dans PLATON & les Stoïciens. On lui a objecté la Révélation, qui nous apprend que le monde étoit plus parfait avant la chute de l'home; il n'est pas surprenant qu'il n'ait rien eû à répondre. On pouvoit lui représenter encore, qu'il bornoit la Puissance Divine, qu'il y a de la contradiction à suposer un Ouvrier tout-puissant, & qui ne peut précisément que ce qu'il a fait; qu'indépendamment de ce que nous savons sur l'état de l'home innocent, il est ridicule de soutenir qu'il ne pouvoit être créé avec un esprit plus pénétrant, avec un corps plus robuste, avec des passions moins vives: Que les Païens même ont soupçonné que l'état présent de la nature étoit un état de

dégradation; que l'homme n'est sujet à tant de misères qu'en punition de quelque crime commis dans un état plus heureux (*).

Tout le monde conoit l'argument d'ÉPICTÈTE, rapporté par LACTANCE : Si DIEU ne peut ôter les maux du monde, c'est impuissance; s'il ne le veut pas, c'est méchanceté. Ce Père répond que Dieu pourroit faire cesser tous les maux, mais qu'il ne le veut pas; non par un défaut de bonté, mais parce qu'il nous a donné la sagesse pour éviter les maux qui sont évitables, & pour nous consoler dans les autres; qu'avec ce secours nous pouvons nous procurer l'immortalité, qui est le Souverain bien. Cette réponse paroît foible à nôtre Auteur en comparaison de l'objection; *elle suppose, dit il, que Dieu ne pouvoit donner la sagesse qu'en produisant le mal, & puis nous avons une plaisante sagesse!*

LACTANCE ne raisonne pas si mal qu'on le suppose. S'il n'y avoit point de mal dans le monde, & qu'il ne nous fut pas possible de nous rendre malheureux, on ne voit pas trop de quel usage pourroit être la sagesse & la vertu. Qu'importe? dira-t-on; pourvu que nous soyons heureux, qu'avons nous besoin d'être sages?

(*) Voyez PLINIE L. 7. Proem. & ch, 50.

Mais Dieu a voulu que nôtre bonheur dépendit de nous & fut une récompense du bon usage de nos facultés. L'acuserons nous de nous les avoir donées pour nôtre malheur, parce qu'il nous plait souvent d'en abuser? Quand on tourne en ridicule nôtre prétendue sagesse, il faudroit faire attention que LACTANCE parle principalement de celle que la Religion inspire, qui est fondée sur la conoissance de Dieu, non pas de celle que les Philosophes se flatoient de puiser dans leurs vaines spéculations. Quoi qu'il en soit, jamais on ne prouvera que Dieu ait manqué de bonté envers ses créatures en laissant leur sort éternel entre leurs mains & en les obligeant de mériter une vie infiniment heureuse, par les épreuves passagères de celle ci. Quelque obscurité qu'il reste encore sur la conduite de nôtre Souverain Maître, il est vrai de dire, que jamais la philosophie ne nous a donné là dessus des idées aussi raisonnables ni aussi consolantes, que celles que nous fournit la Religion.

Il est essentiel de faire attention que dans le système de nôtre Auteur, qui ne veut point admettre la liberté, l'origine du mal est cent fois plus inconcevable que dans le nôtre. Dans l'hipothese de la fatalité,

DIEU seul est la cause du mal physique ; non pas come juste Juge qui l'inflige pour punir des coupables , mais come un Maitre despotique , qui y condanne des malheureux exemts de péché. Dans cette supposition DIEU fait souffrir des créatures innocentes, sans prétendre les rendre meilleures. Car coment le deviendroient-elles , n'ayant ni activité ni liberté ?

Nous abandonons volontiers à la censure de nôtre Auteur tous les Systèmes erronés des différentes Sectes & des divers Peuples du monde. On fait assez que l'hipothèse des deux Principes, admise chez les Egyptiens & chez les Perles, adoptée ensuite par les Manichéens, étoit l'opinion du monde la plus absurde ; que malgré tous les efforts que BAYLE a fait pour en pallier les contradictions, il n'a jamais pû y réussir.

C'est un tems assez mal employé que de s'arrêter à réfuter les rêveries de BASILIDE, la fable de PANDORE, les contes ridicules des Indiens & des Syriens. Ce seroit un Phénomène assez singulier, si une objection que les plus grands Génies de l'antiquité n'ont pas pû résoudre, avoit été éclaircie par les Poetes ou par les Nations qui n'ont jamais cultivé la Philosophie.

Les

Les Méditatifs Anglois, BOLINGBROKE, SHAFTSBURY, POPE, n'ont pas mieux réussi que les autres. En nous disant froidement *tout est bien*, que nous ont ils appris? Que tout est dirigé par des Loix immuables, qu'il y a de l'ordre par tout, que les maladies les plus cruelles se forment par le mécanisme le plus régulier & le plus constant: On le savoit déjà. Si nous étions insensibles, nous ne serions pas tentés de trouver à redire à ces Loix générales.

Mais on demande s'il n'y a point de maux sensibles & d'où ils viennent? Il n'y en a point, dit POPE, ou s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général. *Voilà*, reprend nôtre Auteur, *un singulier bien général, composé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la mort & de la damnation.*

La chute de l'homme, continue-t-il, *est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame dont vous composez la santé générale; mais les Auteurs du tout est bien, se moquent du péché originel: Il est clair que leur Système sape la Religion Chrétienne par ses fondemens & n'explique rien du tout.*

Outre l'indécence de l'expression ; il n'est pas vrai que la chute de l'homme soit le seul dénouement de la question sur l'origine du mal ; le péché originel sert à l'expliquer sans doute , mais il faut nécessairement y ajouter l'attente d'une autre vie plus heureuse que celle-ci & qu'il ne tient qu'à nous de nous procurer. Dieu avoit créé l'homme heureux , mais il vouloit que la durée de son bonheur dépendit de son libre arbitre ; après qu'il en est déchû par sa faute , Dieu lui rend encore les moyens de récupérer sa félicité , s'il veut y correspondre. Que peut-on attendre d'avantage d'une bonté & d'une sagesse infinie ? Entre tous les Systèmes que la raison humaine a jamais pû former sur nôtre destinée , en est-il un aussi raisonnable , aussi satisfaisant que celui dont nous sommes redevables à la Révélation ?

POPE pour nous consoler de nos maux dit que Dieu n'ira pas déranger ses Loix éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme. Nôtre Auteur n'a pas de peine à montrer le ridicule de cette raison : En auroit-il couté d'avantage à Dieu d'arranger ses Loix éternelles de manière que chaque individu y trouvât son bien être ? *Ce Système du tout est bien , dit-il , ne représente l'Auteur de toute la nature que*

comme un Roi puissant & malfaisant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cents mille homes & que les autres trainent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc, conclut il, que l'opinion du meilleur des mondes possibles console, elle est désespérante pour les Philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal demeure un cahos indebrouillable pour tous ceux qui cherchent de bonne foi; nous ne savons rien du tout par nous mêmes des causes de nôtre destinée. Cette conclusion est remarquable. Si la raison humaine se trouve en défaut sur une question aussi intéressante pour nous qu'est celle de nôtre destinée, ne devons-nous pas recevoir avec docilité & reconnoissance les lumières que la révélation nous donne là dessus? Ne devons nous pas en inferer encore qu'un Maître, qui sans étude & sans lettres à vû plus clair dans cette Enigme que tous les Philosophes ensemble, étoit sûrement plus qu'un home, & qu'il avoit puisé ses connoissances dans le sein même de la Divinité?

Nôtre Auteur va plus loin. Il en est de même, selon lui, de tous les chapitres

de Métaphisique: Le résultat de toutes nos méditations se réduit à la formule des Juges Romains: *Non liquet*, cela n'est pas clair. N'est-il donc pas singulier qu'on vienne à chaque instant ataqner par des argumens de Métaphisique les vérités que la foi nous enseigne? Telle est la méthode constante de tous nos Philosophes; ils sont forcés de convenir que la raison humaine aperçoit fort peu de vérités, qu'elle ne marche qu'à tâtons dans les ténèbres de la Métaphisique, & ils ne cessent d'oposer le témoignage de cette raison si foible, si bornée, si fautive, aux lumières de la révélation.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

Elles sont par tout, selon nôtre Auteur. Nous ne savons coment le bras & le pied obéissent à la volonté & coment le foie n'y obéit pas; coment la pensée est produite dans l'entendement, coment le fétus se forme dans le sein de sa mère. Que s'ensuit-il? Que l'Auteur de nôtre être nous a doné précisément la mesure de conoissance qui est nécessaire pour nous conduire; qu'il a sagement dérobé à nos regards ce qui nous seroit inutile de savoir; que le très grand nombre des recherches philoso-

phiques sont imprudentes & superflues ; que les Philosophes qui tranchent, qui décident, qui regardent en pitié le reste du genre humain sont les plus ridicules de tous les homes.

*Qu'est-ce que la matière ? On a écrit dix mille volumes sur cet article, on a trouvé quelques qualités de cette substance, les enfans les conoissoient come nous ; mais cette substance qu'est-ce au fond ? Que nous importe ? Une substance est suffisamment conue quand nous conoissons ses propriétés essentielles ; or les propriétés essentielles de la matière sont l'étendue, la solidité, la divisibilité, l'inertie ; toutes les autres qualités en dérivent, & elle n'en peut avoir aucune autre qui soit incompatible avec celles là. Qu'avons nous besoin de rechercher, outre ces propriétés, un *substratum*, un sujet inconcevable auquel ces qualités sont attachées come le plâtre est collé a un mur ? LOCKE avec toutes ses subtilités n'a fait là dessus que des sophismes ; c'est en vain que nôtre Auteur les copie sous mille formes différentes. Déjà nous les avons vûs à l'article *Ame*, ils reviendront sous les mots *Corps & Matière* ; en vaudront-ils mieux pour avoir été répétés quatre fois ?*

Qu'est-ce que l'esprit ? C'est l'être ou la

substance qui pense, qui veut & qui sent : Etre par conséquent très différent, & très distingué de la matière, parce qu'une substance étendue & divisible est essentiellement incapable de penser.

Voilà *ce qui est connu des enfans*, ce que savent les barbares & les sauvages, tout come les peuples policés, ce qui n'est ignoré dans aucun coin de l'univers, si ce n'est dans les écoles de Philosophie moderne. La distinction de l'esprit & de la matière est une des idées primitives que nous apportons en naissant, & jamais les Philosophes Athées, Matérialistes, Sceptiques, Epicuriens de toute espèce ne parviendront à l'étouffer parmi les homes.

Nous avons nommé l'esprit du mot Latin qui veut dire souffle, cela est vrai ; donc nous n'en avons pas d'idée. Cela est très faux. L'Imperfection de notre langage ne décide point de nos idées. Chez le Peuple même le mot *esprit* ne signifie pas le souffle, mais l'intelligence. Quand les Latins le nommoient *mens*, & les Grecs *noos*, ce qui pense, ce qui conoit, ils n'entendoient pas le souffle, mais la faculté de penser & de conoitre.

Comment le blé jetté en terre peut-il se relever & produire un tuyau chargé d'un épi ? Comment la même terre produit-elle

une pomme au haut de cet arbre & une chataigne à l'arbre voisin? *On peut faire un infolio de pareilles questions.* Oui, de questions inutiles & auxquelles nous n'avons rien à voir. Faire germer les plantes, faire croître les fruits n'est point nôtre affaire c'est celle du maître de la nature. Nous pouvons nous reposer sur lui de ce soin, nous n'avons aucun intérêt d'en comprendre la mécanique. Mais nous sommes très intéressés à savoir si nous sommes esprit ou matière, homes ou bêtes, & nôtre sage Créateur ne pouvoit pas nous le laisser ignorer; de cette conoissance découlent tous nos devoirs envers lui & envers nos semblables.

Nous sommes fort peu touchés du scepticisme de MONTAGNE & de son affectation à répéter continuellement *que fais je?* Nous lui permettons d'ignorer s'il existe, s'il est vivant ou mort, s'il pense ou s'il rêve, s'il est dans son bon sens ou s'il extravague; mais aussi il nous permettra de sentir que nous vivons, que nous veillons, que nous pensons. De même que nos idées ne font pas règle pour lui, son avis ne fait pas loi pour nous.



LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE de la Maison de Plantagenet sur le Trône d'Angleterre, depuis l'invasion de JULES CESAR, jusqu'à l'Avénement de HENRI VII par David HUME, traduite de l'Anglois par Madame B à Amsterdam & se trouve à Paris, chez DESAINT & SAILLANT. 1765. 2 Vol. in 4to.

M. HUME a composé une Histoire générale d'Angleterre, depuis CESAR jusqu'à l'année 1688. Cette Histoire est divisée en trois parties. L'une intitulée *Histoire de la Maison de STUART, sur le Trône d'Angleterre*, est renfermée dans 3 Vol in 4to. traduits en nôtre Langue par feu M. l'Abé PREVÔT. Une autre partie, savoir *l'Histoire de la Maison de TUDOR* ne comprend que deux Volumes du même format, & de la traduction de Mad. BELOT. Ces deux parties sont déjà conues & ont été acueillies favorablement du Public. Celle que nous anonçons aujourd'hui, sur la Maison de PLANTAGENET, qui forme le comencement de cette Histoire générale d'Angleterre, ne pourra qu'être aussi très goûtée.

HISTOIRE de HENRI IV par M. de BURY en 2 Vol. in 4^{to}. ornée du Portrait de ce Prince & de neuf autres Portraits des homes illustres de son tems; se vend à Paris chez l'Auteur, Rue Git le Cœur, vis à vis celle de l'Hirondelle.

L'Auteur comence son ouvrage par une Description sommaire des événemens arrivés en France depuis la mort de FRANÇOIS I. jusqu'à celle de HENRI III. pour faire connoître quel étoit l'état de cette Monarchie lorsque HENRI IV parvint à la Couronne.

Ensuite, après nous avoir donné la généalogie de HENRI, qui descendoit en droite ligne de ROBERT, Comte de Clermont, cinquième Fils de SAINT LOUIS, l'Auteur entre dans le détail de la naissance & de l'éducation de ce Prince. Il n'avoit que dix sept mois lorsque HENRI D'ALBRET mourut; sept ans après il perdit ANTOINE de Bourbon son Père, dont la Veuve, JEANNE D'ALBRET, Reine de Navarre, Princesse de beaucoup de mérite, se chargea elle même de l'éducation du jeune HENRI, leur Fils.

Il avoit environ seize ans, lorsque cette Princesse confia sa conduite à l'Amiral de COLIGNY, qui venoit de perdre la bataille de Jarnac, dans laquelle le Prince de

CONDE', Oncle du jeune HENRI, avoit été tué. Il fut spectateur de la bataille de Montconcour, où il donna dès-lors des preuves de ses talens pour la guerre; car l'avant garde des ennemis ayant été enfoncée, il voulut fondre sur le corps de bataille avec 4000 chevaux de réserve qu'il commandoit; mais le Prince de NASSAU s'y étant opposé, il s'écria: *Nous perdons la bataille, en donnant aux ennemis le tems de se rallier*, ce qui arriva effectivement.

„ L'Amiral de COLIGNY, dit l'Auteur,
 „ étoit trop habile pour n'avoir pas re-
 „ connu les talens que ce jeune Prince avoit
 „ pour la guerre: Il se faisoit un devoir
 „ & un plaisir de l'instruire; il voulut
 „ qu'il fut témoin des ordres qu'il donoit;
 „ il étoit toujours présent aux campemens,
 „ aux marches, aux retraites & à toutes
 „ les évolutions qu'il faisoit faire à ses
 „ troupes; il lui demandoit son senti-
 „ ment, il lui aprenoit les principes &
 „ les règles de l'art militaire, en lui fai-
 „ sant joindre la théorie à la pratique. „
 Aussi ce Prince devint il un des plus grands
 Capitaines que la France ait jamais eû.

HENRI, devenu Roi de Navarre par le décès de sa Mère, fut sur le point d'être envelopé dans l'horrible proscription de la ST. BARTHELEMI; mais la Providence

qui le destinoit à remplir un jour avec tant de gloire le Trône des François, le préleva de ce danger. Cependant on le retint malgré lui pendant deux années à la Cour de France, où il languit dans l'oïveté jusqu'à ce que son jeune courage brulant d'ardeur de se signaler, trouva le moyen de s'évader; & s'étant déclaré Protecteur des Huguenots, il obtint en leur faveur un Edit de pacification. Mais la Cour y ayant fait plusieurs infractions, les Calvinistes reprirent les armes. HENRI se mit a leur tête, & après plusieurs expéditions militaires, il surprit la Ville de Cahors; il y combatit pendant cinq jours contre une garnison plus nombreuse que ses troupes, & contre les Habitans armés pour leur défense, & s'en rendit enfin le maître. Après ces glorieux exploits, un des plus beaux qui aient été faits pendant nos guerres civiles, il fit la guerre en Guyenne contre le Maréchal de BIRON, que la Cour y avoit envoyé. Quoiqu'il fut le Général de la France le plus expérimenté, cependant il ne pût obtenir aucun avantage sur le Roi de NAVARRE, qui voyant qu'il ne pouroit résister à toutes les forces de la France, si on les employoit contre lui, consentit à la Paix.

Les trois années qui la suivirent pro-

curèrent au Roi de NAVARRE un loisir qui lui dona le tems de perfectioner par la lecture & la conversation des Savans les connoissances qu'il avoit acquises : Il fit de sérieuses réflexions sur les événemens auxquels il avoit eû part, & sur ceux que préparoient pour l'avenir la conduite toujours équivoque de CATHERINE DE MEDICIS, l'indolence du Roi de France, & les desseins ambitieux du Duc de GUISE.

Les Edits acordés aux Protestans sont révoqués ; on leur déclare la guerre ; le Roi de Navarre se met à la tête de leurs troupes. HENRI III. envoie contre eux une armée comandée par le Maréchal DE JOYEUSE, son Favori : Celui-ci leur livre bataille auprès de Coutras ; HENRI, après avoir fait des prodiges de valeur, remporte une victoire signalée. JOYEUSE est tué, & l'Armée Royale est entièrement dissipée ; quoique cette victoire n'eût pas pour le Roi de Navarre des suites aussi favorables qu'il auroit pû l'espérer, cependant il aquit la gloire d'avoir gagné le premier une bataille à la tête d'un Parti, qui, dans les actions générales, avoit toujours été vaincu sous les meilleurs Capitaines.

Come nôtre Prince n'eût aucune part

aux événemens arrivés à la Cour de France, depuis cette victoire jusqu'à la tenue des Etats de Blois, où le Duc de GUISE fut puni des attentats qu'il avoit comis contre son Souverain, nous dirons seulement que cet événement fournit à HENRI III. l'ocasion de se réunir avec le Roi de Navarre, & de joindre leurs armes pour forcer ses Sujets révoltés à rentrer sous son obéissance. Ce Prince ressentit bientôt les effets de cette réunion, par les avantages considérables que les deux Armées remportèrent sur eux. Il ne lui manquoit plus que de se rendre maître de Paris, & les deux Rois assiégeoient cette Ville, que le défaut de vivres alloit forcer de se soumettre, lorsque les ennemis subornèrent un Jacobin qui assassina HENRI III. dont la mort arrivée le 2 Août 1589 porta la Courone sur la tête du Roi de Navarre.

Quoique son droit fut incontestable, cependant il ne fut pas universellement reconnu. Après avoir tenu conseil avec ceux qui lui étoient attachés, il dit au Maréchal de BIRON, en l'embrassant „ C'est en „ ce moment qu'il faut que vous met- „ tiez la main droite à ma Courone; ni „ mon humeur ni la vôtre ne veulent pas „ que je vous anime par mes discours;

„ Allez, je vous prie, tirer le serment
 „ des Suiffes. Dans ce moment, GIVRY
 entra, se jetta aux pieds du Roi, & lui
 baifant la main lui dit : „ SIRE, je viens
 „ de voir la fleur de vôtre brave Nobleffe,
 „ qui fe réfèrve à pleurer fon Roi quand
 „ elle aura vengé fa mort; vous êtes le
 „ Roi des braves, vous ne ferez aban-
 „ doné que des poltrons “; & quelque
 tems après le Maréchal de BIRON revint
 acompagné de SANCY, GUITRY, CHA-
 TILLON, LANOUE, & de plusieurs au-
 tres Seigneurs; ils étoient acompagnés
 des Capitaines & Colonels Suiffes qui lui
 promirent de ne point quitter fon armée.
 Plusieurs Seigneurs Catholiques, & entr’au-
 tres le Duc d’EPERNON que le feu Roi
 avoit comblé de bienfaits, abandonèrent
 HENRI & se retirèrent avec les troupes
 qu’ils comandoient; & d’autres ne voulu-
 rent le reconoitre qu’à condition qu’il leur
 figneroit un écrit, par lequel il promet-
 toit de se faire Catholique dans un cer-
 tain tems.

„ Cette retraite du Duc d’EPERNON, dit
 „ l’Auteur, dont l’exemple fut fuivi par plu-
 „ sieurs autres Seigneurs, caufa beau-
 „ coup de préjudice aux affaires du Roi;
 „ il voyoit avec le plus grand chagrin
 „ diffiper une nombreufe & brillante ar-

mée , qui pouvoit facilement l'afermir
 sur le Trône , en le rendant maitre de
 Paris dans un tems où les forces de la
 ligue éloignées & divisées n'auroient pû
 lui résister. Mais come il étoit d'une
 fermeté inébranlable , si la grandeur de
 son génie lui fit sentir tout le poids des
 embarras qu'on lui suscitoit, elle lui fit
 prendre en même tems les plus justes
 mesures pour y apporter les remèdes né-
 cessaires ".

HENRI ne se trouvant pas en état de
 continuer le Siége de Paris , se mit à la
 tête des Seigneurs & des troupes qui l'a-
 voient reconu. Il se rend en Normandie,
 dont plusieurs places rentrent sous son
 obéissance.

Pendant ce tems là , le Duc de MAYENNE ,
 à qui la ligue avoit doné le titre de Lieu-
 tenant-Général de l'Etat & Courone de
 France , étoit à la tête d'une Armée de
 trente mille homes , qu'il avoit levée avec
 beaucoup de diligence. Mais la lenteur
 avec laquelle il s'avança , les dissensions
 qui règnoient entre les Seigneurs de son
 parti , & les places qu'il voulut prendre
 avant d'ataquer le Roi , donèrent à ce
 Prince le tems de se fortifier. Cependant
 come son Armée étoit de deux tiers moins
 forte que celle du Duc de MAYENNE , il

assemble son Conseil pour savoir le parti qu'il devoit prendre. Le plus grand nombre de ses Officiers étoit d'avis, que laissant ses troupes à terre dans des postes où elles soutiendroient aisément les efforts de l'ennemi, il s'embarquat pour se retirer en Angleterre ou à la Rochelle. Quoique son courage s'oposât à cette résolution, il eût peut-être été obligé de prendre ce parti, si le Maréchal de BIRON, piqué de voir que les discours qu'il avoit entendus paroissent faire trop d'impression, ne s'y fut opposé avec tant de force, qu'il ramena tous les avis au sien, qui étoit d'attendre l'ennemi. Effectivement ce Prince se posta si avantageusement auprès du Château d'Arques, qu'il rendit inutiles tous les efforts du Duc de MAYENNE. Celui-ci fut repoussé avec beaucoup de perte des Faubourgs de Dieppe, & des retranchemens du Roi, auquel cette avantageuse journée valut une victoire, ayant avec moins de dix mille homes soutenu les efforts de près de trente mille, & forcé le Duc de MAYENNE de quitter la Normandie : Aussi dit-il en cette occasion à ses principaux Officiers : *Si M. de MAYENNE n'y va pas d'autre façon, je m'assure de le battre toujours à la Campagne.*

HENRI, après plusieurs expéditions militaires faites sans que le Duc de **MAYENNE** s'y fut opposé, ouvrit la campagne des le mois de Février. Il faisoit le Siège de Dreux, lorsque **MAYENNE** s'avance pour le faire lever. **HENRI** marche au devant de lui: Les deux armées se trouvent en présence dans la plaine d'Ivry le 15 Mars; il livre bataille au Duc de **MAYENNE** dont les troupes sont entièrement défaites, & **MAYENNE** se sauve presque seul. La nouvelle de cette importante victoire répandue dans les Provinces, relève le courage des partisans de ce Prince; ils acourent en foule auprès de lui; il se trouve à la tête d'une armée considérable, & se rend aux environs de Paris pour en faire le Siège.

Il lui eût été facile de s'en rendre maître, s'il n'avoit pas été retenu par des circonstances qui naissoient de la bonté de son cœur; il craignoit de voir cette Ville exposée au pillage, & que la plus grande partie des Citoyens qui étoit dans ses intérêts, ne fut confondue avec une troupe de scélérats ambitieux & corrompus qui la tenoient dans l'opression. Il laisse passer au travers de son camp une infinité de vieillards, de femmes & d'enfans qu'ils

avoient jettés dehors come bouches inutiles; & il ferme les yeux sur les vivres que ses Officiers & ses Soldats vendoient fort chèrement à ces malheureux Habitans.

Enfin, après un Siège de quatre mois, HENRI apprend que le Prince de PARME, Général Espagnol, s'avance avec une armée au secours de Paris. Il arrive sans obstacles jusqu'auprès de Meaux. Le Roi lève le Siège, marche au devant de lui, & lui offre plusieurs fois la bataille, que celui-ci refuse. Content d'avoir fait entrer des vivres dans Paris, il reprend la route des Pays-Bas, & le Roi le suit avec un gros corps de Cavalerie sans pouvoir l'entamer.

L'année 1591 offre un nouveau champ dans lequel on voit briller la valeur, la sagesse & la prudence de nôtre Héros; il se rend maître d'un grand nombre de places, tant par la force que par la douceur, la clémence & la négociation.

Un de ses plus grands embarras est causé par le peu d'union qui règne entre les Seigneurs de sa Cour & de son Armée, & par le peu d'attachement qu'il remarque pour sa personne dans la plus grande partie d'entr'eux; mais par une politique aussi modérée que prudente, il fait tirer les plus grands avantages de leurs intérêts oppo-

sés, sans doner atteinte à son autorité, car personne ne conoissoit mieux que lui, avec combien de ménagement elle doit être employée.

Après avoir été pendant la plus grande partie de cette année à la tête de ses troupes, car ce Prince ne met aucune différence entre les saisons, il forme le 24 Novembre le Siège de la Ville de Rouen, défendue par l'Amiral de VILLARS. Ce Siège est un des plus mémorables qui ait été fait pendant cette guerre. Je n'en donerai pas le détail, il faut le voir dans l'ouvrage de l'Auteur : Cependant malgré le grand nombre d'actions brillantes & courageuses de ce Prince & de sa brave Noblesse, il ne peut s'en rendre le maître, le Prince de PARME étant revenu en France pour doner du secours à la LIGUE.

HENRI se mes à la tête de dix mille chevaux & vient au-devant du Prince de Parme. Ayant voulu reconoitre son armée, il s'engage avec cent chevaux seulement contre plus de cinq cent. Forcé de se retirer, il fait sa retraite avec un sang froid admirable; & fait défiler sa petite troupe jusqu'au Pont d'Aumale, qu'il ne passe lui-même que le dernier après avoir été blessé légèrement.

Mais il a bien fa révanche quelque tems après. Il tend un piège au Prince de PARME afin de l'engager dans le Pays de Caux, en deça de la Seine. Il met une partie de son armée en quartiers dans différentes places de la Normandie, & lorsqu'il voit que l'énemi attiré par l'abondance des vivres & des fourages a passé la Seine, il rassemble en moins de huit jours vingt mille homes d'Infanterie & huit mille chevaux, & vient boucher tous les passages entre Rouen & Chaudebec. HENRI se met à la tête de dix mille Fantassins & de trois mille Chevaux, il ataque l'avant-garde du Prince de PARME, la met en déroute, s'empare de tous le bagage & fait grand nombre de prisoniers. Le lendemain il fait encore ataquér cette même avant-garde par diférens corps de troupes, tandis que d'un autre côté il fond dessus avec son intrépidité ordinaire, suivi de cent Cavaliers & de mille Fantassins. Le Prince de PARME qui voit le moment que ce qui lui restoit de son avant-garde alloit être passé au fil de l'épée, vient à son secours, il soutient l'effort des François; mais dans le tems qu'il donoit ses ordres, il est blessé & obligé de se retirer: Il repasse précipitamment la Seine, & se retire aux Pays-Bas,

L'année 1592 est remarquable par les Etats généraux que le Duc de MAYENNE fit tenir pour l'élection d'un Roi à la place du Cardinal de BOURBON , mort le 8 Mai de l'année précédente, que la ligue avoit reconu Roi sous le nom de CHARLES X. Cette assemblée dont les préparatifs & les desseins avoient doné de l'inquiétude au Roi, ne fit qu'accélérer le retour de ses Sujets à son obéissance. On avoit déjà tenu plusieurs séances qui avoient été fort tumultueuses ; les Ambassadeurs du Roi d'Espagne y avoient fait des propositions si chimériques , prétendant faire élire pour Reine l'Infante d'Espagne , qu'elles avoient révolté le Duc de MAYENNE, & la plus grande partie des Députés ; les Seigneurs de la ligue d'autre part avoient des prétensions si exorbitantes, que le Royaume de France auroit à peine suffi pour les satisfaire ; lorsque le Roi y envoya, pour ainsi dire, la discorde qui mit tout en combustion. Ce fut un écrit que les Seigneurs Catholiques de son parti envoyèrent par son ordre à l'Assemblée, par lequel ils demandoient d'être admis par Députés aux conférences, afin de procurer s'il étoit possible la Paix dans le Royaume. Celles qui furent tenues ne firent

qu'augmenter la confusion sans qu'on pût convenir de rien. Mais ce qui acheva de déconcerter les projets du Duc de MAYENNE, des Espagnols & des Etats, fut un Arrêt que rendit le Parlement de Paris, qui ne se montrait ligueur que par contrainte. Il ordonoit que, Remontrances seroient faites à Monsieur le Lieutenant Général de l'Etat & Courone de France, en présence des Princes & Officiers de la Courone, à ce qu'aucun Traité ne fut fait pour transférer la Courone en main étrangère au préjudice des Loix du Royaume. Cet arrêt surprit beaucoup le Duc de MAYENNE; il en fit des reproches au premier Président le MAITRE, qui lui répondit avec une fermeté à laquelle il ne s'atendoit pas, & qui lui fit conoitre que son autorité étoit sur son déclin.

Cependant HENRI avoit remarqué depuis long-tems que le véritable & le plus sûr moyen de réunir tous ses Sujets à son obéissance, étoit d'abjurer le Calvinisme dans lequel il avoit été retenu jusqu'alors par des considérations de politique très importantes. Come elles avoient cessé en plus grande partie, il s'étoit déterminé à doner cette satisfaction à ses Peuples. Il s'étoit fait instruire par l'Archevêque de Bourges & par les plus savans Prélats de

son Royaume: Il avoit aussi eü des conférences avec les Ministres Huguenots, dont quelques uns, & entr'autres MORLAS, ROTAN & SALLETES, trois des principaux, lui avoient avoué qu'il pouvoit faire son salut dans l'Eglise Romaine. Lorsqu'il eüt pris sa résolution, il fit répandre dans Paris & dans tous les lieux circonvoisins des écrits par lesquels il promettoit entière sûreté à tous ceux qui voudroient venir le Dimanche 25 Juillet 1593 à St. Denis. Il invita par ses lettres le Sr. BENOIT, Curé de Saint Eustache, & plusieurs autres de ses Confrères de s'y trouver, & ils s'y rendirent malgré les défenses du Légat du Pape & du Duc de MAYENNE.

HENRI fit son abjuration entre les mains de l'Archevêque de Bourges, en présence des Evêques de Nantes, de Chartres, du Mans, d'Evreux, & de plusieurs Curés de Paris, aux acclamations d'une prodigieuse quantité de Peuple, & sur-tout des femmes, qui disoient les larmes aux yeux: *Dieu le bénisse & le veuille bientôt amener dans nôtre Eglise de Nôtre Dame!*

Cependant, il n'en recueillit pas si-tôt les fruits. Le Duc de MAYENNE, les Espagnols, les Chefs de la ligue, & leurs

Prédicateurs faisoient tous leurs efforts pour retenir les Peuples dans la séduction , sous prétexte qu'on ne pouvoit reconoitre ce Prince avant que le Pape lui eût donné l'absolution , qu'ils firent retarder pendant deux années par leurs brigues auprès du Pape. Depuis cinq mois qu'il avoit fait son abjuration , aucune Ville du parti de la ligue n'étoit rentrée dans son devoir : Mais les Peuples lassés d'attendre , décidèrent la question. La Ville de Meaux & le Sr. de VITRY son Gouverneur se rendirent au Roi sans exiger aucune récompense ; les Bourgeois de Lion suivirent cet exemple , s'étant révoltés contre le Duc de NEMOURS qui les tiranisoit , qu'ils arrêterent & enfermèrent dans le Château de Pierre-Encise ; le Gouverneur des Villes d'Orléans & de Chartres ne fut pas si généreux ; il exigea vingt mille écus & le bâton de Maréchal de France.

Mais de toutes les réductions de Villes, la plus brillante , la plus agréable & la plus utile au Roi fut celle de Paris. Elle avoit été préparée par son Sacre, qui s'étoit fait quelques jours auparavant à Chartres , par cent mille écus avec un bâton de Maréchal de France donés au Gouverneur , & par plusieurs dons à d'autres particuliers. Il y entra le 22 Mars 1594

dans une espèce de triomphe, d'autant plus agréable pour lui, qu'il ne fut orné que par les cris continuels d'alégresse & de joie du Peuple, qui embarassoit exprès le chemin pour jouir plus long tems du plaisir de voir son Prince: Aussi disoit il à ceux qui l'accompagnoient: *Je vois bien que ce pauvre Peuple a été tiranisé.* Ayant mis pied à terre à la porte de l'Eglise de Nôtre Dame, la foule y étoit si grande qu'elle le portoit gour ainsi dire. Le Capitaine de ses gardes, voulant la faire retirer: *Non*, dit-il, *j'aime mieux avoir plus de peine, & qu'ils me voyent à leur aise, car ils sont afamés de voir un Roi.*

La réduction de Paris fut bientôt suivie de celle de Rouen & de toute la Normandie; mais elle couta plus cher au Roi. Il donna douze cent mille livres au Gouverneur, avec soixante mille livres de pension, la charge d'Amiral & plusieurs autres dons. Aussi disoit il, qu'il aimoit mieux procurer à force d'argent la Paix qu'il desiroit doner à ses Peuples, que de la leur faire acheter au prix de leur sang. Mais si la plupart des Gouverneurs se firent payer chèrement le prix de leur rébellion, le nombre des Villes qui se rendirent gratuitement le récompensa des dépenses, qu'il avoit faites; ce qui fit dire, plaisamment, que le

Roi en rentrant au Louvre , avoit trouvé dans un cofre les clefs des Villes de son Royaume que les ligueurs y avoient oubliées.

Malgré tous ces avantages, il sembloit que l'animosité des ligueurs contre ce grand Prince s'irritoit & revenoit plus violente par les heureux succès que son courage , sa prudence & sa clémence lui procuroient. Il avoit manqué d'être assassiné l'année précédente par un nommé BARRIERE , qu'ils avoient séduits & qui fut rompu à Melun , & ils séduisirent encore JEAN CHASTEL , Fils d'un Marchand de Paris, qui frapa le Roi d'un coup de couteau à la lèvre supérieure. Cet accident ne seroit peut être pas arrivé, si le Pape n'eût pas tardé si long-tems à doner au Roi son absolution , car CHASTEL dit dans ses interrogatoires que ce qui l'avoit poussé à ce crime , étoit son zèle pour la Religion de laquelle HENRI de Bourbon étoit ennemi , & qu'il n'étoit pas dans l'Eglise n'ayant pas reçu l'absolution du Pape.

Nous terminerons cet Extrait du premier Volume de l'ouvrage de M. de BURY par un de ces traits courageux & intrépides , qui sont si fréquens dans la vie de HENRI IV. C'est la journée de Fontaine Françoise, dont il fait lui-même la description dans une Lettre qu'il écrivit à Madame sa Sœur.

Ma chère Sœur , tant plus je vais en
avant, & plus j'admire la grace que
Dieu me fit au combat de Lundi, où
je pensois n'avoir que 1200 chevaux
à combattre ; mais il en faut compter
deux mille. Le Conétable de CASTILLE
y étoit en personne avec le Dnc de MAYEN-
NE, qui m'y virent & m'y conurent tou-
jours fort bien. Beaucoup de mes jeu-
nes Gentilshomes me voyant par tout
avec eux, ont fait feu en cette rencon-
tre & y ont montré de la valeur beau-
coup de courage ; entre lesquels j'ai
reconu GRAMMONT, TERMES, BOISSY,
la CURE'E & le Marquis de MIREBEAU
qui s'y trouvèrent sans autres armes que
leurs hauffecols & gaillardets, & y firent
merveilles, ceux qui ne s'y sont pas
trouvés y doivent avoir du regret,
car j'ai eü à faire de tous mes bons amis ;
je vous ai vü bien près d'être mon hé-
ritière. Je me porte bien, Dieu mer-
ci, & vous aime come moi-même.

Les lettres qu'il écrivit le même jour,
dit l'Auteur, à plusieurs personnes, por-
toient une remarque singulière, qui étoit
que moins de neuf cents chevaux avoient
empêché sans aucun ruisseau entr'eux, une
armée de dix mille homes de pied & deux
mille chevaux d'entrer dans le Royaume.

10 Après cette action , LA CURE'E vint
 20 trouver le Roi qui étoit encore à cheval,
 30 & lui acollant la cuisse, il lui dit , SI-
 40 RE, il fait bon avoir un maitre qui
 50 vous ressemble, car il sauve la vie ,
 60 pour le moins une fois le jour à ses
 70 serviteurs. J'ai reçu aujourd'hui deux fois
 80 cette grace de Vôtre Majesté, l'une en
 90 ce que j'ai participé au salut général, &
 100 la seconde quand il vous a plû me crier
 110 garde LA CURE'E ! - Voilà, lui répondit
 120 le Roi, come j'aime la conservation de
 130 mes bons serviteurs „

Outre la gloire que HENRI IV. aquit
 dans cette glorieuse journée, il eût la sa-
 tisfaction de voir qu'elle détermina le Duc
 de MAYENNE à rentrer dans son devoir.
 Rebuté par les hauteurs des Espagnols &
 indigné du peu d'expérience du Conétable
 DE CASTILLE, il prit la résolution de les
 quitter, & ayant fait pressentir le Roi sur
 ce dessein, il se retira à Chalons, en aten-
 dant la conclusion de son traité, qui fut
 déterminé dans le comencement de l'année
 suivante.

Le second Volume de cette Histoire,
 où l'on voit les Vertus civiles de HENRI
 IV. sa prudence, sa clémence & sa ma-
 gnanimité, n'excite pas moins l'admira-
 ion, que le détail de ses Vertus guerrié-
 es que l'on a vû dans le premier Volume,

CAMEDRIS, CONTE, par Melle MAZARELLI. Vol. in 12. A Paris, chez DUCHESNE, 1765.

UNIR les graces d'un stile harmonieux, aux leçons austères de la morale, le ton du sentiment à des idées fortes & métaphisiques, l'esprit à la naïveté, l'abondance à la précision, la délicatesse à l'énergie; c'est ce que Melle MAZARELLI devoit faire attendre d'un talent naturel, cultivé par l'étude du monde, dans un plan ingénieux, tel qu'est celui de ce petit Roman. Tracer les images les plus riantes, une action simple, des situations intéressantes, & qui naissent de l'espèce de caractères qu'on employe; soutenir ces caractères jusques à la fin, sans que jamais ils se démentent; dessiner des portraits, qui, quoique feints, ne puissent convenir qu'aux Acteurs qu'on met sur la scène: Voilà sans doute ce que l'art a de plus difficile, & que Melle MAZARELLI n'a pû exécuter, qu'avec une imagination dirigée par le goût le plus sûr. Mais ramener du torrent de la dissipation aux plaisirs purs & solides, un Home frivole & leger, impertinent par air, étourdi par système; changer ses ridicules

en agrémens , les vices en vertus , les défauts en qualités essentielles , le coriger de ses égaremens par ses égaremens même ; ce sont là des miracles qu'opèrent rarement des Mortelles ; aussi Melle MAZARELLI a-t-elle écrit , que pour doner plus de vraisemblance à son Roman , elle devoit mettre ces prodiges sur le compte d'une Silphide du premier ordre.

ASTERIE , Souveraine des Silphes , parcouroit sur un Char d'azur l'immense étendue de son Empire aérien. Acoutumée à la magnificence des Cieux , elle en voyoit l'éclat avec assez d'indifférence , & déjà ses Chevaux ailés reprenoient la route de son Palais , lors qu'elle aperçût un autre Char , dont la marche inégale & précipitée annonçoit le caractère de celui qui le conduisoit. SINACLE'E , Silphide d'un ordre inférieur , s'étoit élevée au plus haut des airs , où elle erroit au gré de ses caprices. ASTERIE l'arrêta , en lui demandant le sujet du trouble & de l'espèce d'égarement où elle la voyoit SINACLE'E engage ASTERIE , par les motifs les plus pressans , de descendre sur cette Terre , dont une partie est confiée à ses soins. Elle se place dans le Char de la Silphide terrestre , qui implore son pouvoir pour un Mortel charmant , trop jeune encore

pour être tout à fait corrompu. Elles s'arrêtent sur un Jardin public, où SINACLE'E espéroit de voir ce jeune Prince. En éfet elle l'aperçoit, Vous le voyez, dit SINACLE'E ; c'est CAMEDRIS ; c'est celui dont je voudrois que les qualités de l'ame répondissent à celles de la figure. Sur le portrait qu'en fait l'Auteur, on n'est pas étoné de voir ASTERIE sentir une espèce d'émotion, & se faire raconter avec intérêt tout ce que SINACLE'E fait de son caractère.

CAMEDRIS étoit Fils d'un Prince, dont l'imbécile indolence lui fit perdre la moitié de ses Etats, & de la Princesse BARZE'E, Amie de SINACLE'E. La Silphide obtint des Génies élémentaires, qu'au moment de la naissance de CAMEDRIS, BARZE'E sa Mère doueroit elle même son Fils. Le premier mot que BARZE'E devoit prononcer, après lui avoir donné le jour, devoit être son arrêt, pour peu que ce mot eût quelque signification. Malgré toutes les précantions de SINACLE'E, BARZE'E frappée du bruit que fit un Vase de porcelaine qu'un de ses gens venoit de casser, s'écria, en haussant les épaules, l'étourdi ! Ce ne fut que 15 ans après, lorsque CAMEDRIS alloit entrer dans le monde, que SINACLE'E rapella à son Amie le mot

qu'elle avoit si distinctément prononcé. BARZE'E en est au désespoir. SINACLE'E la console ; mais CAMEDRIS , qui les entend d'un arriere Cabinet où il est caché , éclate de rire , fait l'éloge de l'étourderie , & leur promet de bien remplir sa destinée. En éfet il fait mille impertinences pour le plaisir de les faire en se glorifiant de les avoir faites ; dissipe son bien ou en jouant avec des fripons , qu'il soupçonnoit tels ; ou par magnificence dont il avoué la folie ; ou avec de ces femmes , qui vendent cher le tems qu'elles font perdre , & les plaisirs qu'elles promettent. Ce n'est pas que ces femmes soient bien dangereuses , dit SINACLE'E ; il en est d'une autre espèce , qui jouissent , à l'abri d'un nom , de l'impunité de leurs travers ; qui se croient Esprits forts , parce qu'elles osent rire de leurs vices , tendres , parce qu'elles sont galantes , estimées , parce qu'on les craint , & qu'elles ne savent pas lire dans les ames tout le mépris qu'elles inspirent. Celles là , lors que CAMEDRIS les abandonne , le déchirent , le couvrent de ridicules & ameurent contre lui ces homes , qui ne vivant que de leurs intrigues , partagent leur fortune & leur bassesse. Il fait taire les méchans ; mais

fa.

sa bravoure leur sert de prétexte , pour le déclarer un Home dangereux & le proscrire : On le bannit de chez toutes les femmes , en insinuant , qu'il n'est pas possible de le voir sans l'aimer. Enfin CAMEDRIS est perdu , sans avoir des Vices essentiels , & il ne doit être heureux & sage , qu'au moment où il aimera une femme raisonnable , dont il sera aimé. SINACLE'E en cherche ; mais elle est trompée par les réputations. Les caractères de quelques unes , que trace SINACLE'E , suposent dans l'Auteur une grande connoissance du monde.

Enfin ASTERIE prend les traits & les ajustemens embarrassans d'une Mortelle , & descend sur la terre ; elle quite l'air de Déesse & n'est plus qu'une jolie femme ; Bientôt elle est admirée à la Cour & à la Ville , & la Silphide n'en est point flatée ; mais CAMEDRIS paroît fuir. ASTERIE en est inquiète. Tant que le public , lui dit SINACLE'E , ne sera pas revenu sur le compte de CAMEDRIS , il ne peut être admis chez personne , excepté dans les grands Cercles , où le rang suffit pour entrer. ASTERIE prend le parti le plus sûr pour ramener les esprits en faveur de CAMEDRIS ; elle le traite avec une

tion marquée, & le défend toutes les fois qu'on l'accuse. L'ocasion s'en présente bientôt. Un jeune Home raconte, que CAMEDRIS a reçu d'une femme un Diamant de 500 pièces d'or, qu'il s'en est paré, & que la Bague a été reconue. ASTERIE lui impose silence. On cite, pour confirmer l'histoire, ALTIN, qui la racontoit publiquement, lors qu'on vient annoncer que CAMEDRIS a puni l'indiscrétion d'ALTIN, qu'il a ensuite secouru au péril de ses jours. L'histoire de la Bague est approfondie, & la vérité est que la Dame en question a vendu la Bague, pour payer la Compagnie du jeune Home qui accusoit CAMEDRIS & que CAMEDRIS, qui venoit de gagner au jeu, a été conseillé d'acheter le Diamant. Cependant ALTIN meurt de sa blessure. ASTERIE prend CAMEDRIS sous sa protection, lui ordonne de rester chez SINACLE'E. Conversation touchante d'ASTERIE, qui pénètre au fond de l'ame de CAMEDRIS. Il éprouve en la regardant, des remors de sa conduite passée. Il s'évanouit, & s'aperçoit de l'intérêt qu'il fait naître, aux soins empressez de la Silphide. Il est assidu pendant quelques jours chez SINACLE'E, qui a apaisé la Famille d'ALTIN. SINACLE'E conclut, que puisque le Prince comence à

sentir la différence qu'il y a entre les faux amusemens & les vrais plaisirs, on peut espérer qu'il sera bientôt raisonnable. On met encore une Aventure désagréable sur le compte de CAMEDRIS: Un fripon, nommé ESPHANI, qui se disoit un Grand-Seigneur, avoit volé au jeu des sommes immenses; il est arrêté; il déclare des complices, & nomme CAMEDRIS, qui malheureusement le voyoit souvent. On veut assoupir cette affaire; mais ASTERIE veut qu'on l'éclaircisse, persuadée de l'innocence de CAMEDRIS: En éfet il est vérifié, qu'il a été jusqu'à ce moment la dupe de ce fripon. ASTERIE triomphe, mais elle voyoit clair dans son propre cœur, & ne pouvoit lire dans celui du jeune Prince. Elle invoque la puissance des Silphes, qui sont sourds à ses vœux, par la perte de son pouvoir: Elle conoit seulement qu'elle aime; elle se croit incapable de s'être laissée surprendre par une passion qui dégrade, qui flétrit, qui avilit enfin: ASTERIE la juge telle par les liaisons qu'on honore de ce titre. Nous voudrions bien pouvoir rapporter en entier une conversation que l'agitation d'ASTERIE fait naître entr'elle & SINACLE'E. ASTERIE est contrainte par les Génies de

chercher un Home digne d'être mis au rang des Immortels. Ce qui la fache le plus, c'est que n'ayant pas le don de lire dans les ames, elle sera obligée de juger des sentimens par la marche lente & incertaine des actions; elle espère cependant de réussir **SINACLE'E** l'assure qu'elle n'y parviendra jamais, & lui peint les homes avec tous leurs défauts. **ASTERIE** trouve de l'exagération dans ce Tableau; elle les excuse même; ils ne sont plus gais, dites vous? Sont ils heureux, peuvent-ils l'être? Il y a des tems où le bonheur fuit avec les vertus. Si le Guerrier est avili, le Citoyen méprisé, le Peuple méprisable, où voulez vous trouver les mœurs, l'honneur & les plaisirs? Les Homes ne sont point galans, ils méprisent les Femmes; elles sont peut-être coupables; les Philosophes gâtent tous les esprits; mais ils ne parlent point au cœur. Il peut donc agir, & jamais il ne trompe. Come ceux dont vous vous plaignez, vous ne vous atachez qu'à des superficies. **ASTERIE** a des homes une idée bien différente, & sur tout de **CAMEDRIS** qu'elle veut corriger; elle demande s'il ne désire pas de la voir: **SINACLE'E** l'assure qu'il ne lui parle que d'elle; qu'elle l'a vû quelques jours revenir embarrassé, mais il a de la tête, beaucoup de vanité, le cœur froid,

par conséquent les sentimens foibles & de peu de durée... ASTERIE croit devoir se faire respecter de CAMEDRIS avant de chercher à lui plaire, mais elle n'a rien vû qui annonce qu'elle a touché son ame. Elle apprend d'un Ami de CAMEDRIS, qu'il vient de lui enlever une Courtisane; non qu'il l'aime; mais seulement parce qu'il croioit que cet Ami l'aimoit: Il est avec cette Femme, ajoute-t-on, & jouit sans honte d'une fortune, qu'elle a la folie de partager avec lui. ASTERIE est au désespoir de s'être atachée à l'Home le moins digne d'elle. Le chagrin est presque toujours injuste; parce qu'elle est malheureuse, elle se croit en droit de haïr l'Univers & veut s'y soustraire. Les portes de son Palais sont fermées. Tel est l'effet des grandes passions trompées; on devient misantrope, & sans doute le premier qui le fut, étoit ambitieux, vain, ou tendre. Un mois s'étoit écoulé: ASTERIE començoit à croire qu'elle s'toit éfrayée trop tôt de ses sentimens pour CAMEDRIS: Je m'étois engagée de le rendre raisonnable, je n'ai pû réussir, cela m'a fachée. J'étois bien foible, & SINACLE'E doit être fachée contre moi. Elle alloit lui écrire, lorsqu'elle reçoit une Lettre de son Amie, qui reclame ses bon-

tés pour ce Prince, trop malheureux pour être hai. CAMEDRIS lassé de la médiocrité de sa fortune, a voulu ravoit les Etats de son Père. Il rassemble quelques Vassaux, marche contre les Troupes du Roi, se bat en désespéré, est vaincu, couvert de blessures & prisonier. SINACLE'E demande à ASTERIE les moyens de faire tomber ses chaines. ASTERIE apelle les Gnomes, & SINACLE'E reçoit tous les secours qu'elle demandoit. ASTERIE se renferme dans son Palais, mais ne pouvant supporter son inquiétude, elle s'enveloppe d'un Nuage, & se transporte sur la Tour où CAMEDRIS est renfermé: Invisible aux yeux d'une foule de Gardes, elle parvient jusqu'au Prince, qui respire à peine; ses blessures étoient mortelles; ASTERIE descend au séjour des Gnomes, elle en conduit dans la Tour, chargé d'Herbes salutaires pour les maux désespérés; elle redouble l'assoupissement du Prince, & le Gnome le guérit. Elle essaie de lui rendre la liberté, & de l'enlever; mais elle s'aperçoit que le nuage qui soutient son corps-aérien, se sépare, se décompose sous celui d'un Mortel. Elle s'éloigne abimée dans ses pensées: Un bruit affreux la rapelle à elle même; la tour s'ébranle, les plafonds se brisent, les murs s'écroulent, & CAMEDRIS a disparu, sans qu'AS-

ASTERIE ait, eù le tems de le secourir : CAMEDRIS mort n'est plus coupable à ses yeux ; sa douleur ingénieuse trouve mille raisons pour l'excuser ; elle acuse la cruauté des Dieux, rapelle le Gnome, lui ordone de chercher le corps de CAMEDRIS : Recherches vaines : Elle dirige le nuage qui la soutient vers le séjour des Silphes ; mais elle est repoussée par des forces supérieures. Confondue, tremblante & désolée, elle descend sur la terre, & revient dans son Palais. On lui dit que SINACLE'E l'attend avec une femme couverte d'un voile : SINACLE'E lui fait des reproches sur son absence, & lui demande ses bontés pour la personne voilée. La vive SINACLE'E ne peut attendre plus longtems, elle arrache le voile, & CAMEDRIS paroît aux yeux d'ASTERIE, qui le croyoit mort. Elle ne peut cacher ses transports. Elle demande la cause de ce prestige. SINACLE'E lui raconte, que n'ayant pû faire usage de son or auprès du Gouverneur, & le Ministre n'ayant pas voulu prendre sur son compte la délivrance du Prince, il l'avoit laissée la maitresse de la lui procurer, & lui avoit promis de le rapeller, lors qu'il seroit hors du Royaume ; qu'alors elle avoit imaginé de faire creuser une

galerie; sous les murs de la tour, par les Gnomes, & de la faire tomber en ne conservant que l'espace qu'occupoit CAMEDRIS, qu'ils ont enlevé sans l'éveiller. Elle l'a couvert d'un voile & déguisé en femme jusques à ce qu'elle ait tout arrangé; mais elle n'a pas voulu l'envoyer chez d'autres Nations. Réflexions très justes sur les François, qui n'envoient chez leurs Voisins que ce qu'ils ont de pire, tandis que ceux-ci ne laissent voyager que ce qu'ils ont de mieux. SINACLE'E les laisse seuls. Embarras d'ASTERIE; timidité du Prince; sages leçons que lui donne la Silphide pour se sauver de lui même: Conseils de s'instruire par des lectures solides, par celle de l'histoire de sa Nation: Beau parallèle de ce qu'elle étoit avec ce qu'elle est. ASTERIE prend tous les moyens de lui faire trouver du plaisir dans le plan de vie qu'elle lui trace. CAMEDRIS surpris, qu'avec tant de beauté elle ne veuille trouver du plaisir que dans son esprit, hazarde quelques questions sur l'usage qu'on doit faire de son cœur: Elles donent lieu aux plus belles réflexions sur l'amour. Enfin CAMEDRIS éprouve des sentimens qu'il n'a jamais connus, nage dans une volupté douce, & raconte à ASTERIE tous les égaremens de sa vie passée, ses préjugés,

ses folies , son délire. Il rougit de ses ridicules , lui parle de sa crédulité , des bonnes fortunes qu'il s'est attribuées , de l'ennui qu'il a presque toujours éprouvé avec les femmes qu'il a eues. Il n'en a estimé qu'une seule ; encore lui a-t-il rendu justice trop tard : Il trace les caractères de quelques unes qui sont aujourd'hui ses ennemies , & qui l'ont perdu. Il y a parmi ces caractères , celui de MENIANTHE , la maitresse de son ami que CAMEDRIS essaya de lui enlever , & qui est de la plus grande délicatesse. Elle rejette ses vœux , de manière à lui faire désirer le sort de son Ami , & à chercher une Maitresse qui lui ressemble. ASTERIE continue à lui donner des conseils , mais elle y met un ton si tendre , que CAMEDRIS en est touché. Il prend sa main , la presse & l'assure qu'elle fera la cause du changement qu'elle lui annonce. Ils sont interrompus par SINACLE'E : Elle paroît avoir de l'humeur. Elle accuse CAMEDRIS d'être le plus mauvais cœur & l'homme le plus à craindre pour les Femmes qui s'attacheroient à lui ; elle en tient , dit-elle , une preuve éfrayante & donne à ASTERIE parmi d'autres papiers , deux Lettres , l'une du Père d'une infortunée , qui lui apprend la mort de CLEMATITE , sa Fille , qu'il attribue à la per-

fidie de CAMEDRIS; l'autre écrite par cette Fille expirante & remplie des reproches les plus cruels. *Vous vous êtes rendu justice, y est il dit, en méprisant celle qui eût la foiblesse de vous céder. Ne croyez pas que ma mort soit l'efet d'un amour au désespoir: J'ai voulu détruire dans mon sein la preuve d'une tendresse qui me couvroit d'opprobre, & craignant de ne pas réussir, j'ai employé les moyens les plus forts. Ils m'ont bien servi: Je meurs contente de vous priver de deux objets, dont l'attachement pour vous auroit peut-être diminué le mépris que vous devez inspirer à tout être qui pense.* A la lecture de cette Lettre, CAMEDRIS est acablé de douleur. ASTERIE le regarde avec un mépris mêlé d'effroi. Elle veut sortir: SINACLE'E la retient. CAMEDRIS s'écrie, d'un ton pénétré: *Voilà l'efet des principes que les homes ont établis entr'eux; les femmes ne nous paroissent que des objets d'amusement, & tandis que nous leur causons les plus grands malheurs, nous croyons être heureux.*

SINACLE'E comence à trouver CLEMATITE un peu outrée: Elle ordonne à CAMEDRIS de parler, mais surtout d'être sincère. Les Femmes, dit-il à la Silphide, avec qui j'avois vécu étoient incapables de m'inspirer un véritable attachement. Je voyois CLEMATITE

chez son Père, qui est un de mes Receveurs. CLEMATITE avoit la figure la plus agréable & l'esprit le plus orné : Elle parloit avec tant de grace, tant de raison ; je la trouvai si différente de toutes les femmes que j'avois vues, qu'il me sembla que le Ciel même l'avoit réservée pour mon bonheur. Le desir d'en être aimé, l'occupation d'une intrigue nouvelle, l'émotion qu'elle me causoit, le penchant naturel au plaisir tout me parut une preuve convainquante de l'amour qu'elle m'inspiroit... CAMEDRIS devint respectueux pour la première fois. Il prit ce respect pour un effet de l'amour ; il employa tout l'art dont il étoit capable pour l'engager à se rendre ; lui parla d'un attachement éternel, de liens indissolubles ; enfin elle succomba. CAMEDRIS heureux redevint volage ; les pleurs, les reproches de CLEMATITE, il souffrit tout ; mais elle lui redit si souvent, qu'ils n'avoient d'amour ni l'un ni l'autre, qu'il le crut. Il avoue, que si elle eût sù profiter de l'ascendant qu'elle avoit sur lui, elle l'auroit conduit à l'épouser ; mais sa fierté naturelle lui faisoit regarder come une bassesse tout ce qui auroit pû y contraindre CAMEDRIS : Quoiqu'elle fut sans naissance, il lui proposa un mariage secret ; elle le rejeta, & en attendant qu'il se fut rendu

digne d'elle, elle projetta de ne pas le voir. CAMEDRIS voulut lui faire craindre de le perdre, il feignit de s'attacher à une autre, pour lui donner un peu de jalousie; mais le moyen étoit trop violent; elle a succombé. CLEMATITE, ajoute le Prince, m'a enseigné un nouveau point d'honneur, dont je n'avois pas la moindre idée: Je ne savois pas qu'il falloit sacrifier ses plaisirs à la crainte de faire des malheureux, & qu'il est des torts irréparables. Je me souviendrai de la leçon; la douleur l'a gravée en caractères de feu dans mon ame.

CAMEDRIS avoue que depuis qu'il avoit quitté CLEMATITE, subjugué par l'objet qu'il n'avoit choisi d'abord que pour lui donner de la jalousie, il avoit été déchiré de remords & que la vie lui étoit devenue odieuse.

Cependant CAMEDRIS brûle pour ASTERIE & voudroit bien lire dans son ame. Le hazard le sert mieux que sa curiosité. ASTERIE & SINACLE'E s'entretenoient seules. Leur conversation, lue dans l'original, est des plus instructives. Les principes de nos vertus y sont si bien développés; nos vices & nos défauts si bien discutés, & avec une précision si lumineuse, les actions les plus ordinaires examinées dans un point de vue si vrai, & jugées avec

tant de finesse , que l'home le plus sévère dans sa conduite ne lira pas ce morceau sans faire un retour sur lui même & sans trembler. CAMEDRIS caché entend tout & ne peut douter qu'il ne soit aimé. Il rentre , & sans être soupçonné d'avoir rien entendu , il jure à la Silphide , que son estime est trop nécessaire à son existence , pour ne pas la mériter. Il accompagne ASTERIE & SINACLE'E aux Fêtes de la Cour. CAMEDRIS est recherché de toutes les Femmes & ne voit qu'ASTERIE. Simple dans toute sa parure , acablé des dons d'ASTERIE , il ne se vante ni des secours qu'il en a reçus dans la prison , ni des trésors qu'elle lui a prodigués : Il ne se plait qu'avec elle ; l'ennui l'accompagne par tout ailleurs. Il devient vrai , sincère ; il avoue à la Silphide , qu'il a entendu sa conversation avec SINACLE'E & qu'il fait tout , excepté ce qu'elle a répondu lorsque SINACLE'E l'a assurée que l'amour de CAMEDRIS corrigeroit ses défauts. Ce ne sont point les services que vous m'avez rendu , qui peuvent me toucher. ASTERIE je vous adore , je fais que je n'ai rien fait pour me rendre digne de vous ; je fais ce que je dois craindre ; apprenez moi ce que je dois espérer ? Rien , lui répondit ASTERIE d'un ton assez ferme : Je ne suis pas assez convaincue du sentiment que vous m'annoncez. Vous avez sur-

pris mon secret & vous vous croyez en droit d'en profiter. Un soupir trahit ASTERIE. CAMEDRIS se jette à ses genoux : Je ne suis pas malheureux & je crois que je suis digne de vous. Je le sens au desir que j'en ai. Je renonce à l'Univers & désormais je ne m'occuperai que de vous seule. ASTERIE le renvoie à ses amusemens, à ses plaisirs. CAMEDRIS désespéré apprend qu'elle doit bientôt retourner dans son Empire, & qu'il ne peut être admis parmi les Peuples sur lesquels elle règne. ASTERIE voyoit dans les yeux de CAMEDRIS toute la tendresse de son ame. Il est des instans où les homes sont vrais malgré eux. Il bruloit de l'amour le plus pur, immobile aux piés d'ASTERIE. „ Génies puissans s'écria-t-elle, rendez moi le pouvoir de lire dans le cœur du seul objet qui m'intéresse !

La Silphide avoit élevé ses bras vers le Ciel ; CAMEDRIS osa la serrer dans les siens. Une terreur soudaine agite ASTERIE : Une lumière éclatante, signal de la Divinité, brille sur le front de CAMEDRIS. Des nuages volent autour du Prince & de la Silphide, s'y rassemblent, les enlèvent. Déjà la terre a disparu à leurs yeux : Les destins d'ASTERIE sont remplis ; elle est pour jamais unie avec son Amant, & CAMEDRIS a puisé l'immortalité dans le sein des plaisirs.



LA MERE RIVALE DE SA FILLE.

HISTOIRE TRAGIQUE.

MELLE de T** peut avoir 36 ans. Sa figure est noble & majestueuse. Sans être régulièrement belle, elle a beaucoup de graces. Des yeux fort vifs, un très beau teint, empêchent de remarquer qu'elle a la bouche un peu trop grande & que ses joues ne sont pas aussi remplies qu'elles devroient l'être pour en faire une beauté. Elle perdit le Comte son Père à l'âge de 14 ans & se trouva sous la tutelle d'une Mère, qui disoit n'en avoir alors que 30. Veuve d'un Septuagenaire, dont l'humeur bizarre avoit souvent exercé sa patience, elle ne tarda pas à abandonner son triste Château, pour s'établir à Orléans, sous prétexte de perfectionner l'éducation de sa Fille, mais réellement dans l'espoir de se dédomager des jours ténébreux qu'elle avoit passés sous la férule de son vieux jaloux. Ce dessein ne tarda pas à se manifester, par son empressement à faire des visites & à attirer chez elle une Société gracieuse. Son Cercle se trou-

ya bientôt composé des habitans les plus distingués de cette Ville, qui n'épargnoient rien pour lui procurer des amusemens conformes à son état.

Dans ces circonstances, le Régiment de Royal Croate arrive a Orléans. Notre belle Veuve reçut une visite du corps des Officiers de ce Régiment, parce qu'autrefois son Mari en avoit été Mestre de Camp. Ce surcroi de Courtisans parut lui plaire infiniment & l'acueil obligeant qu'elle leur fit en engagea plusieurs à y être très assidus.

Mad. de T** possédoit des charmes peu comuns, qui paroissoient n'avoir rien perdu de leur première fraîcheur. Il n'est donc pas surprenant, qu'elle se fut bientôt attirée nombre d'Adorateurs, qui flatoient beaucoup sa vanité, mais qui ne pouvoient toucher un cœur préoccupé d'un objet qui ne l'ataquoit pas. C'étoit le Marquis de F*** dont la figure intéressante avoit subjugué sa liberté, tandis que lui même cherchoit à ravir celle de Melle sa Fille. Il étoit trop aimable pour ne pas réussir dans son projet. Cette jeune personne ne pût lui dissimuler sa foiblesse, un jour qu'il la rencontra chez une de ses amies, où elle étoit allée passer l'après
dîné.

diné. Comme c'étoit une union très sortable, ils décidèrent mutuellement que dès le lendemain, le Marquis en feroit la demande à Mad. sa Mère.

Il écrivit en éfet une lette à la Comtesse, pour lui demander la permission d'aspirez à Mlle sa Fille. Il faisoit le détail de sa fortune & de ses prétensions, qui le rendoient un parti très avantageux ; mais Mad. de T** dont les sentimens ne quadroient nullement avec cette proposition, résolut à quel prix que ce fut de la faire échouer, & pour y parvenir, elle répondit simplement au Marquis de se rendre chez elle à quatre heures du soir. Il exécuta cet ordre & fut introduit dans le cabinet de la Comtesse, qui l'atendoit avec impatience.

Cependant Melle de T** instruite par un billet de son Amant de l'entretien qu'il devoit avoir avec sa Mère, ne put résister à la curiosité d'écouter une conversation, d'où résulroit le bonheur de sa vie. Elle se cacha dans une garde-robe, où par la comodité d'une potre vitrée, elle put satisfaire ses oreilles & ses yeux. Le négligé voluptueux de la Comtesse, dont une gorge d'albatre franchissoit les foibles barrières d'un corset complaisant, lui fit pressentir

son malheur. Elle ne put plus en douter en l'entendant s'exprimer ainsi: „ En vérité, Marquis, je ne conçois pas vôtre
 „ aveuglement, qui ne peut être excusable que par la fortune que vous supposez
 „ fans doute à Melle de T * *. Revenez
 „ d'une erreur qui vous abuse beaucoup plus que ses charmes imaginaires, &
 „ apprenez que cette riche héritière ne sera
 „ jamais qu'un parti fort médiocre, parce
 „ qu'ayant relevé sa Maison aux dépens
 „ de mes biens, vous devez sentir mes
 „ droits sur l'héritage de son Père, dont
 „ l'humeur m'a trop fait souffrir, pour
 „ m'engager à sacrifier mes plaisirs au
 „ bonheur de sa Fille. Me trouvant donc
 „ disposée à convoler à de secondes Noces, je veux bien vous avouer, qu'il
 „ dépendroit de vous de m'y déterminer
 „ tout à fait, & je crois pouvoir me flatter de posséder des apas plus dignes de
 „ vôre attention, que ceux dont vous
 „ feigniez sûrement d'ambitionner la jouissance.

Telle fut la déclaration de cette femme passionnée, qui n'étoit pas le seul coup de foudre que le Destin réservait à son infortunée Fille, puisqu'elle eût la douleur d'être témoin de l'infidélité d'un perfide, qui ne répondit à la Comtesse qu'en se

jettant à ses piés, pour lui jurer une ardeur éternelle.

Après quelques faveurs, que cette belle Veuve ne put refuser à la nouvelle ardeur d'un Amant qu'elle adoroit, il fut décidé, qu'ils iroient se marier secrètement au Château de T** afin d'éviter les railleries du Public, sur la précipitation d'un Mariage qu'elle n'auroit dû contracter qu'à la fin de son deuil. On arêta ensuite que le Marquis feindroit toujours le même empressement pour celle qu'il trahissoit, qui de son côté se promit intérieurement de dissimuler son ressentiment, jusqu'au moment où elle pouroit faire éclater sa vengeance. Sa douleur se manifesta cependant par un torrent de larmes, au moment qu'elle fut rentrée dans sa chambre; mais le dépit de se voir méprisée, l'ayant emporté sur sa tendresse, le Marquis de F*** lui parut aussi détestable qu'elle l'avoit trouvé charmant. Elle reprit sa fierté naturelle, & soutint sans foiblesse la conversation qu'elle eût le même soir avec ce perfide. Il lui dit, sous les dehors d'une douleur simulée, que Mad. de T**, dont il avoit obtenu le consentement, vouloit attendre la fin de son deuil pour conclure leur hymen, & que n'ayant pu

faire changer ce fatal arrêt, qui retardoit si cruellement le bonheur de sa vie, il profiteroit de cet intervalle pour lui prouver que son amour ne seroit jamais indigne de ses bontés. Melle de T** feignit de partager sa peine. Elle frémit intérieurement d'horreur, & ce comble de duplicité cicatrifa tout à fait la plaie de son cœur, qui s'étoit presque rouverte à la vue de ce parjure.

Quinze jours après, la Comtesse de T** dont les précautions étoient prises, annonça son départ, qui fut exécuté dès le lendemain, sous prétexte que les Comptes de ses Fermiers exigeoient sa présence dans son Château. Cette absence devant être d'un mois, le Marquis, en affectant de la tristesse, la pria au moment qu'elle alloit partir, de permettre qu'il eût l'honneur d'aller quelquefois lui renouveler ses hommages, ainsi qu'à Melle sa Fille; ce qu'il obtint sans difficulté, moyennant cependant qu'il n'y conduiroit aucun de ses amis. Il donna la main à ces Dames, pour monter en carrosse, & n'oublia pas de serrer passionément celle de Melle de T**, qu'il conjura tristement de ne pas effacer de son souvenir un Amant, dont toutes les pensées lui seroient consacrées. Peut-on pousser plus loin la fourberie!

Nos Voyageuses arivèrent au Château de T** sur les huit heures du soir. Le lendemain, dès que le soupé fut terminé, la Comtesse dit à sa File de se retirer dans sa chambre, parce qu'étant ataquée d'un violent mal de tête, elle sentoit que le repos lui devenoit nécessaire. Melle de T** exécuta les ordres de sa Mére, avec l'intention d'épier toutes ses démarches. Elle feignit de se coucher, pour se débarasser de sa femme de chambre, mais elle ne fut pas long-tems sans se relever & s'étant mise en faction derrière une fenêtre, qui donne sur la cour du Château, elle vit entrer un home envelopé d'un manteau, qu'elle reconut aisément pour le Marquis de F***. Il étoit introduit par l'Intendant de la Comtesse. Ayant abandoné son poste, elle se rendit dans une sale atenant à la Chapelle & où il y avoit une porte de communication, qui pouvoit s'ouvrir en dedans. Elle en profita pour aller se fourer dans une Niche, pratiquée sur l'Autel, où l'on avoit placé la figure de bois de l'Apôtre ST. PIERRE, posée simplement sur un piédestal, derrière lequel elle se mit.

Il y avoit tout au plus demi heure, qu'elle habitoit cette retraite, lorsque la

porte de la Chapelle s'ouvrit, & qu'elle vit paroître le Chapelain en habit de cérémonie, portant deux flambeaux d'argent, dont les bougies éclairaient les pas de Mad. la Comtesse, qu'un deshabilité de tafetas couleur de rose & argent rendoit plus fraîche que l'Aurore. Le Marquis, en habit uniforme, lui donoit la main, ayant à sa suite le Baillif & l'Intendant de cette belle Veuve, qu'elle avoit choisis pour témoins de son bonheur. Ce petit cortège s'étant approché de la balustrade du Sanctuaire, le Chapelain, après une légère exhortation, leur dona la bénédiction nuptiale dans les termes acoutumés; mais il n'eût pas plutôt proferé les paroles sacramentales, que la Statue de ST. PIERRE se renversa sur l'Autel, avec un bruit épouvantable, qui fit évanouir la nouvelle mariée, & causa d'autant plus d'éfroi aux Spectateurs, que les lumières s'étant éteintes, ils ne savoient où ils en étoient. La directrice de ce miracle profita des ténèbres pour s'éloigner: Elle regagna sa chambre sans être vue de personne & sa Mère n'a jamais su le tour qu'elle avoit joué.

Notre faiseuse de prodiges s'étant levée le lendemain à son heure ordinaire, passa sur le champ chez sa Mère, qu'elle trouva

dans l'accès d'une fièvre violente, qui fut attribuée à la prétendue migraine dont elle s'étoit plainte la veille. Le Marquis, qui s'étoit retiré sur les quatre heures du matin, chez le Bailli, pour n'être pas aperçu des Domestiques du Château, arriva dans sa chaise de poste come s'il étoit venu d'Orléans & parut extrêmement surpris de l'indisposition de la Comtesse, qui le reçût très gracieusement. Elle dit à sa fille, en souriant: „ Si vous faisiez
 „ bien, ma chère Amie, vous engageriez
 „ le Marquis à rester ici tout le tems
 „ que nous y serons. Je serai bien aise
 „ moi même de profiter de sa compagnie,
 „ & en même tems de vous dédomager
 „ par là des désagrémens de mon indispo-
 „ sition. “ Melle de T** acquiesça aux idées de sa Mère, & invita le Marquis à rester avec elles. Il reçût cette invitation avec tous les transports d'un Amant passionné & joua au mieux la dissimulation.

La santé de la Comtesse se trouvant parfaitement rétablie, elle pensa à jouir des plaisirs qu'elle atendoit de son nouvel état, & dont la malice de sa Fille l'avoit privée jusques alors. Elle profita d'un moment où Melle de T** étoit sortie de la chambre, pour proposer à son Epoux de faire

Un tour de jardin , & s'étant enfoncés dans une allée de charmille , dont la solitude paroiffoit affurer leur fecret , après plusieurs carefles , il fut décidé que cette belle Veuve ouvreroit la porte de fon déroboé , quand les femmes fe feroient retirées , pour faciliter l'entrevue fécète qu'elle vouloit avoir cette meme nuit avec le Marquis. Cette convention ayant vivement échaufé leur imagination , ils auroient peut-être tout à fait oublié les regles de la bienfiance ; fans l'arrivée fubite de Melle de T** , qui avoit tout entendu d'une allée voifine , & qui feignit en les rejoignant de ne pas remarquer le défordre du négligé de la Comteffe.

Depuis plusieurs femaines ces perfides jouiffoient de leur bonheur aux dépens de Melle de T** qui leur fervoit de manteau ; lorsque la Comteffe fut ataquée d'une violente colique , ocafionée par un comencement de groffe. Cet événement ayant pour quelques jours fufpendu les vifites conjugales du Marquis , Melle de T** , dont la patience étoit à bout , réfolut de profiter de la circonftance pour arracher le mafque de fon perfide dans un rendez vous , qu'elle avoit réfolu depuis longtems de lui donner. Elle fe propofoit , après lui avoir fait les plus vifs reproches

de sa perfidie, de partir pour se rendre chez un Oncle Paternel, & mettre fin à l'indigne Comédie qu'on la faisoit jouer. Elle présuinoit d'autant moins que sa pudeur eut quelque chose à craindre avec l'Epoux de sa Mère, que le Marquis s'étoit toujours montré fort circonspect avec elle.

Après un diner où la Comtesse, ou pour mieux dire la nouvelle Marquise, étoit passée dans son cabinet pour répondre à plusieurs Lettres qu'elle avoit reçues la veille, le Marquis témoignoit à Melle de T** le regret le plus vif du retard de leur union, celle ci lui répondit avec émotion, que depuis long tems elle n'ignoroit plus les raisons qu'avoit la Comtesse de s'opposer à la conclusion de ce Mariage, & que s'il vouloit se rendre à minuit dans l'allée de charmille, il en falroit d'avantage. Le Marquis parut transporté de cette faveur inespérée, qu'il accepta sans balancer, en se promettant intérieurement de se dédommager avec la Fille des incomodités de la Mère.

Telles furent les dispositions abominables, qui conduisirent ce monstre au lieu désigné; le desir de le confondre conduisit bientôt sur ses pas celle qu'il trahissoit. Il poussa l'insolence, en la voyant paroître, jusqu'à mettre la main sur son sein,

en voulant lui dérober un baiser. „ Arrê-
 „ te, scé'erat, lui dit-elle, en le repouf-
 „ fant vigoureusement, & loin de vouloir
 „ me deshonorer, par tes careffes incestueu-
 „ ses, rougis s'il se peut de tes horribles
 „ perfidies! „ Mais loin d'être confondu
 des justes reproches de cette Amante ou-
 tragée, transporté d'une ardeur que la so-
 litude favorisoit, cet infame eut l'audace
 de la prendre dans ses bras, en lui disant
 qu'il sauroit bien trouver les moyens de
 vaincre sa résistance, & l'ayant culbutée sur
 un lit de gazon, pour la forcer d'affouvir
 ses desirs, Melle de T ** , plus furieuse
 qu'une Lionne, qui défend ses petits, fai-
 sit adroitement le couteu de chasse de ce
 misérable qu'elle lui plongea jusqu'à la
 garde dans la poitrine, de sorte que le
 Marquis rendoit les derniers soupirs, avec
 des imprécations affreuses, quand sa crimi-
 nelle épouse parut dans ce lieu de dé-
 sespoir. Une de ses femmes ayant aperçu
 le Marquis & Melle de T ** passer sous
 sa fenêtre à peu de distance l'un de l'au-
 tre, étoit allée l'avertir qu'il y avoit su-
 rement un rendez vous. Sur cet avis,
 elle s'étoit rendue précipitamment à l'allée
 de charmille, où elle eut l'affreux spectacle
 de voir expirer son époux. Cette vue lui
 causa un profond évanouissement, dont

Melle de T** profita pour se rendre chez le Marquis de V***** son Oncle , qui se mit à la tête de cette affaire , que d'un commun acord les familles jugèrent à propos d'assoupir. Cette jeune Héroïne s'étant fait émancipet , força sa Mère à lui rendre compte du bien de son Père & se retira dans un Couvent , où elle a vécu jusquee à la mort de Mad. de T** qui l'a deshéritée en faveur de deux Fils jumeaux , dont elle étoit enceinte lors de cette afreuse catastrophe.

Les premières amours de Melle de T** avoient été trop malheureuses , pour qu'elle ait jamais voulu dès lors penser au Mariage. Elle a vécu le reste de ses jours dans une espèce de retraite , dont ceux qui conoissoient ses motifs n'ont pû la blamer.

La vengeance divine a paru poursuivre le Marquis jusques sur ses enfans. Après avoir mangé une bone partie de leur Patrimoine en se le disputant , l'un & l'autre ont eû une fin tragique. L'un fut tué à l'âge de 22 ans , dans une quèrelle qui survint à la suite d'une partie de débauche. L'autre ayant passé en Italie , pour se soustraire à la poursuite de ses créanciers , fut tué d'un coup de filet , le lendemain d'un rendez-vous , qu'il avoit obtenu d'une je-

lie Napolitaine, & dont il eût l'indiscrétion de se vanter. Il n'avoit pas encore accompli sa 26me année.

Voilà come le crime conduit ordinairement aux plus grands malheurs, & entraîne souvent dans l'infortune des innocens, que la conduite vertueuse de leurs Parens auroit pû rendre heureux.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE Royale des Sciences & Belles Lettres de BERLIN a déclaré, dans son Assemblée publique le 6 Juin, que, bien qu'elle ait reçu divers Ecrits, qui ont été prononcés au concours, pour le prix que la Classe de Phisique expérimentale doit ajuger cette année, & que parmi ces écrits il s'en trouve un en particulier, qui, outre la bone méthode analitique, qu'on y suit, contient des expériences qui touchent de fort près au but; cependant, à cause de quelques imperfections qui y restent, elle se voit obligée de proposer encore une fois la même question, dont voici l'énoncé :

Etablir, sur de nouvelles expériences, en quoi consiste le véritable changement qu'éprouvent les alimens, tant du règne animal, que du règne végétal, dans le ventricule, &c.

dans les intestins d'un corps sain ; afin qu'il paroisse par là quelle est proprement la partie des alimens , qui se convertit en un suc nourricier , comment cela s'exécute , quelles sont au contraire les parties des alimens , qui ne peuvent naturellement subir aucune digestion , ni servir à la nutrition du corps.

Et afin que ceux qui traiteront cette question , parviennent mieux à en développer le sens , l'étendue & les vues ; & qu'ils s'aprochent d'autant plus de la solution complete qui est desirée , l'Académie croit devoir leur acorder encore les éclaircissemens qui suivent. Elle demande donc , que l'on fasse conoitre les parties constituantes des alimens qui sont réellement nourricières , ou propres à effectuer la nutrition en les déterminant plus exactement qu'elles ne l'ont encore été , au moyen d'expériences nouvelles , tant de Chimie que de Médecine , qui aient un rapport immédiat au sujet ; de façon qu'on puisse estimer chaque espèce d'alimens d'après ces caractères , juger de la quantité & de la qualité des parties nourrissantes & saines , qui entrent dans leur composition , & les distinguer des parties inutiles ou même nuisibles. D'un autre côté , on demande pareillement de nouvelles expériences & observations , qui conduisent à s'assurer , en quoi consiste ce qui rend les sucs qui

servent à la digestion, tant dans l'estomac que dans les intestins, propres à produire cet effet; & quelles sont les opérations, tant chimiques que mécaniques, dont la nature se sert dans un homme sain, pour transformer la nourriture tirée du règne animal, & du règne végétal, dans les différentes parties de l'estomac & des intestins, de façon que ce qui est alimentaire & peut contribuer à une nutrition saine, soit séparé du reste dans chaque endroit convenable; & par quel nombre & quelle espèce de degré, cette transformation est poussée jusqu'à la production du chyle, dans lequel l'expression des parties alimentaires est convertie. Sur tous ces points, l'Académie exige des expériences nouvelles & immédiatement relatives au sujet, faites tant sur les hommes que sur les animaux qui ont la plus grande ressemblance avec l'espèce humaine. Le prix sera ajugé le 31. Mai 1766, & le terme pour l'envoi des pièces s'étend jusqu'au 1^{er} de Janvier de la même année.

La Classe de Philosophie spéculative propose pour le prix de l'année 1767 la question suivante :

Si l'on peut détruire les penchans qui viennent de la nature, ou en faire naître qu'elle n'ait pas produits? Et quels sont les moyens de fortifier les penchans, lorsqu'ils

font bons, ou de les afoiblir lors qu'ils sont mauvais, supposé qu'ils soient invincibles?

On invite tous les Savans de tous Pays, excepté les Membres ordinaires de l'Académie, à travailler sur cette question. Le prix, qui consiste en une médaille d'or du poids de cinquante ducats, sera donné à celui qui, au jugement de l'Académie, aura le mieux réussi. Les Pièces, écrites d'un caractère lisible, seront adressées à M. le Professeur FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Le terme pour les recevoir est fixé jusqu'au premier de Janvier 1767, après quoi on n'en recevra absolument aucune, quelque raison de retardement qui puisse être alléguée en sa faveur.

On prie aussi les Auteurs de ne point se nommer, mais de mettre simplement une devise, à laquelle ils joindront un billet cacheté, qui contiendra, avec la devise, leur nom & leur demeure.

Le Jugement de l'Académie sera déclaré dans l'assemblée publique le 31. Mai 1767.

On a été averti par le programme de l'année précédente que le prix de la Classe de Mathématique, qui sera ajugé le 31. Mai 1766, concerne la question suivante:

On demande une explication de la manière dont l'eau est élevée par la machine connue sous le nom de la Vis d'Archimède

Et les moyens de porter cette machine à un plus haut degré de perfection?

Quoi que cette machine soit connue depuis très longtems & employée avec un grand succès dans la pratique, la théorie en est presque entièrement inconnue; & par conséquent cette recherche paroît d'une importance d'autant plus grande, qu'on ne sauroit douter que tant la rhéorie que la pratique n'en puissent retirer les plus grands avantages. On comprendra qu'en cas que les principes connus de l'hydraulique ne soient pas suffisans pour approfondir cette matière, il faudra recourir à des expériences, qui, étant jointes aux lumières de la théorie, fourniront la route la plus sûre pour arriver au but proposé.

Le grand Directoire a aussi proposé pour nouvelle question.

Quelle est la meilleure construction des fours pour cuire les briques, la chaux & les ouvrages de poterie, tant pour épargner le bois, que pour l'égalité de la cuite dans les différens endroits du four?

Le prix devoit être ajugé dans l'assemblée publique le 31. Mai 1765; mais comme on n'a pas encore envoyé un nombre suffisant de pièces au concours, il est renvoyé à l'Assemblée publique du 24. Janvier 1766.



V E R S

*A Mr. de VOLTAIRE & à Melle,
CLAIRON, sous le nom d'une Dame,
qui souhaitoit beaucoup de voir jouer cet-
te dernière dans Tancrède, qu'on devoit
représenter à Fernex.*

DEPUIS que l'immortel VOLTAIRE

A fait d'un bourg, autrefois ignoré,
Et par les Dieux aujourd'hui désiré,
Des grands talens le séjour ordinaire,
Et du gout le vrai sanctuaire;
Tout savant de quelque renom,
Tout personnage illustre
Pense acquerir un nouveau lustre,
En acourant, come CLAIRON,
Vers ce favori d'APOLLON.

Pour moi, qui tiens, come GRESSET le pense
Qu'une éternité de science
Vaut moins qu'un instant de plaisir;
Pour sortir de mon ignorance,
Je n'aurai pas l'ambitieux desir
D'aller prendre à Fernex séance
Parmi ces Dieux du gout, ces sublimes esprits,

Dont , malgré mon infufifance ,
 Je fens pourtant le mérite & le prix.
 Qu'une pareille indifférence
 Paffe pour folie ou prudence,
 Le feul vœu que forme mon cœur ;
 C'eft de pouvoir , aïde fpectatrice ,
 Jouir bientôt du plaifir enchanteur
 De voir briller , avec un art vainqueur ;
 Du théâtre françois la plus célèbre actrice ,
 Et d'un fiècle éclairé le plus illuftre Auteur.



V E R S

*A Mr. F** , qui avoit demandé à l'Au-
 teur des vers fur Melle F***. fille
 de Mr. le B** de M**.*

DE F*** admirateur fincère,
 Tu veux , Ami , qu'oubliant follement
 Qu'un radoteur fexagenaire
 Ne peut rimer que foiblement ;
 Dans un poétique délire,
 Pour elle , en mon hyver , je reprenne une lyre ;
 Que je touchois fi mal , même dans mon printemps.
 Ah ! que n'ai je plus de talens !
 Mais , hélas ! malgré la culture,
 Ces dons heureux de la nature,

N'ont jamais brillé dans mes chanss.

Pour un Ami l'on doit tout faire :
C'est pour remplir un devoir aussi doux,
Que de ma gloire peu jaloux
Je ne crains pas, pour te complaire,
D'être mis, par plus d'un confrère,
Au rang des rimeurs un peu foux.

Pardone, F. * * *, si ma main téméraire,
Peu faite pour peindre le beau,
Et trop peu sure de te plaire,
Ose pour toi manier le pinceau,

Hé ! coment peindre bien cette taille élégante,
Ce maintien noble & gracieux,
Les graces de ta bouche & le feu de tes yeux ;
Cette figure enfin, qui toujours nous enchante,
Et force les plus dédaigneux.

A rendre à des attraits que tout le monde vante,
Un hommage respectueux

Mais, pourquoi ces attraits, cette aimable figure
Occuperoient ils plus long-tems
Et mes crayons & mes accents ?

Quand tu reçus de la nature
Des dons plus précieux, de plus riches présens,
Un cœur humain, une ame noble & pure,
Un esprit fin, sans imposture,
Un jugement qui devance les ans,
Une pudeur, une décence,

De la vertu , de l'innocence
 Estimables & sûrs garans ,
 Qui , d'une mère sage , aimable ,
 Come d'un Père respectable ,
 Font l'éloge à tous les instans.

E N V O I

SI ces rimes, Ami, peuvent te satisfaire ,
 C'est au sujet qu'en fera dû l'honneur :
 Le portrait d'un objet , fait exprès pour nous plaire,
 Souvent au rang de Peintre élève un Barbouilleur.



VAUDEVILLE OU ROMANCE.

PRENONS le tems come il vient ,
 Mon cher Ami BLAISE ;
 Toi, tu n'ès content de rien ,
 De tout je suis aise.

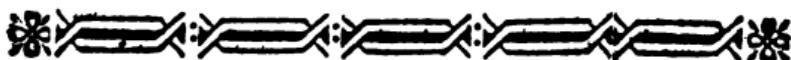
D'avoir passé tes beaux jours ,
 Le chagrin te ronge ;
 Dans le Vin, ri des Amours ,
 C'est songe pour songe.

Lors que je vois une Beauté
 Ingrate , infidèle ,
 Je reprends la liberté
 De changer come elle.

Tout est plaisir ou tourment,
 Selon le génie,
 Ecoutes le sentiment,
 Fuis ce qui t'ennuie!

Dès que l'If de ton Jardin
 A l'ennui t'expose;
 Arraches-le de ta main,
 Plantes-y la Rose.

Jaime & respecte les Dieux;
 Les Rois & ma Mie,
 Et je suis toujours joyeux,
 Par Philosophie.

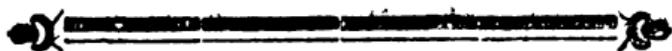


E N I G M E.

P LUS on me trouve rude,
 Plus on me chérit en tous lieux.

Je plais à la Campagne & dans la solitude;
 Et je charme l'ennui des jeunes & des vieux.

Je suis généreuse & si bone,
 Que je rens tout ce qu'on me done,
 Mais si je viens à m'adoucir,
 On me méprise, on me rejette,
 Et c'est à quoi je suis sujette,
 Lors-que j'ai fait trop de plaisir.



LOGOGRIPE.

Je me trouve par tout ; au Collège , au Palais ;
 Au Spectacle , à l'Académie ;
 Les Cours de Médecine & de Philosophie ,
 De moi ne se passent jamais.
 Plus d'un Prédicateur m'introduit dans la Chaire ;
 Je fais l'Erudit , le Savant ;
 J'ai surtout un goût dominant
 Pour les Discours Latins , l'Ode & le Comentaire.
 Après ce trait frappant , si j'échape à vos yeux ,
 Onze pieds , combinés de diverse manière ,
 Vous donneront un Saint , qu'en Irlande on révère ;
 Un Vin pétillant & fumeux ;
 Une Prêtresse de Cithère ,
 Qui par sa pénitence obtint la sainteté ;
 Une autre , dont *Corinthe* admira la beauté ;
 L'Epouse de JACOB , grace à LABAN son Père ;
 Un Apôtre ; un Arbre flotant ;
 Un Royaume Indien ; une Herbe aromatique ;
 Une Plante ; un Mont de l'Afrique ;
 Un Titre pris très fréquemment ,
 Et fort rare dans la pratique ;
 Des Nègres & des Turcs l'ordinaire Aliment ;
 Nombre , qui de trois est suivi constamment ;

Le Pontife de Tartarie,
 Qui se fait respecter jusqu'à l'Idolatrie ;
 De la même Contrée , un fameux Conquérant ;
 Une Ville au Pérou , qui tient le premier rang.

J'offre encore la Mère d'AUGUSTE ;
 Ce qu'évite avec soin l'Homme pieux & juste ;
 Des Fêtes dans le Nord , l'Etiquête de Cour ;
 Le Mois où nous voyons renaître la Nature ;
 Nôtre première Nouriture ;
 Et de *Constantiuople* un célèbre Fauxbourg.
 Pour le coup , *Cher Lecteur* , dans ce long bavardage ,
 J'ai présenté vingt fois ma véritable image.

A U T R E.

JE nais pour rapiner & pour faire la guerre ;
 J'exerce mes talens , & fais purger la terre ,
 D'un genre de Brigands , dangereux ennemis ,
 Qui se cache , qui fuit , qui redoute le hâle
 Otez ma queue , & je deviens mon mâle :
 Combinez moi , je gâte vos habits.

LA Quatrième Loterie, dans la Principauté de Liège, octroyée par S. A. S. le Prince Evêque, consiste en 4000 Billets à fl. 12 ou 18 Livres de France, revenant à 12. Liv. de Suisse; & en 2070 Prix & Primes, faisant un Capital de 48000 Florins Monoie de Liège. Cette Loterie est divisée en trois Classes & une quatrième de gratification, pour ceux qui auront gagné un Prix d'assurance dans l'une des trois Claf.

1ere CLASSE à 2 Fl.
ou 3. Liv. de France
Revenant à 2 L. de Suif
Prix Florins.

1 Pr. de 1000	1000
1	500 500
1	200 200
2	100 200
3	50 150
10	20 200
20	15 300
30	10 300
80	6 480
100	5 500
102	4 408

50 Lots d'Assurance.

400 Prix fais. fl 4238
2. Primes de 10. fl.
pour le premier &
dernier sortant fl. 20
2. Primes de 20 fl.
avant & après le Lot
de fl. 1000 fl. 40

4 Prix & Pr. fl. 4298

IIde CLASSE à 4. Fl.
ou 6 Liv. de France.
Revenant à 4 L. de Suif.
Prix Florins.

1 Pr. de 1500	1,00
1	700 700
1	300 300
2	100 200
5	50 250
10	20 200
20	15 300
30	10 300
50	9 450
80	8 640
100	7 700

100 Lots d'Assurance.

400 Prix faisant fl 5540
2. Primes de 15 fl.
pour le premier &
dernier sortant fl 30
2 Primes de 25 fl.
avant & après le Lot
de fl 1500 fl 50

404 Prix & Pr. f. fl. 5620

Il'me CLASSR à 6 Fl.
ou 9. Liv: de France
Revenant à 6. L. de Suif
Prix Florins.

1 Pr. de 2000	2000
1	1000 1000
1	500 500
2	200 400
3	100 300
4	50 200
8	25 200
50	22 1100
100	20 2000
150	18 2700
230	16 1680
250 Lots d'Assurance.	

800 Prix faif. fl 14080
2 Primes de 20 fl
pour le premier &
dernier fortant fl 40
2. Primes de 30 fl
avant & après le Lot
de fl 2000 fl. 60

804 Pr. & Pr. f. fl. 14 80

Classe d'Assurance
appartenante aux qua-
tre cents Billets nommés
Assurance aux trois
premières Classes.

Prix	Florins.
1 Pr. de 5000	5000
1	2500 2500
1	1500 1500
1	1000 1000
4	500 2000
6	200 1200
15	100 1500
25	50 1250
26	30 780
50	25 1250
100	22 2200
170	20 3400

400 Prix faif. fl. 23580

Primes qui appartiennent à la Classe de Gratification.

2 Primes de fl. 35 pour le premier & dernier
fortant fl 70

2 Pr de fl 60 pour ceux qui sortiront immé-
diatement devant & après le Lot de fl 5000 fl. 120

2. Primes de fl 50 devant & après le Lot de
fl 1500 fl 100

2 Pr de fl 16 devant & après les 1500 fl. fl. 32

808 Prix & Primes faifans

fl. 23901

B A L A N C E.

Recette	Prix, Primes &c.	Débourfés.
1 ^{re} Cl. fl. 8000	404	L 4208
2 ^{de} Cl. fl. 16000	404	5620
3 ^{me} Cl. fl. 24000	804	14180
Cl. de gratification	408	23902
<hr/>	<hr/>	<hr/>
L 48000	2020	L 48000

Messieurs les Prieurs & Chanoines réguliers du Couvent de St Léonard, lez Liège, ayant eû la satisfaction de trouver celle du Public par leur Plan tout à fait distingué qui a servi à leur troisième Loterie, & ne desirant rien d'autre que de voir le contentement a'un chacun, ont formé le dessein de continuer come ils continuent par ce Plan présent, le même Jeu qui leur a aquis à la précédente l'aplaudissement de Messieurs les Actionnaires, & cela à raison de trois cents Lots d'Assurance, qui s'y sont trouvés; de plus celui-ci doit encore être estimé d'avantage que l'autre, parce qu'au lieu de 300 Lots d'Assurance susdits, il s'en trouvera la quantité de quatre cents, qui se gagneront aux trois premières Classes pour rentrer dans celle de Faveur.

Conditions dudit Plan.

LA Collecte de cette Loterie favorable, commence dès à présent 1 Juillet 1765. & la clôture se fera le 24 Septembre 1765. dont la pré-

mière Classe se tirera infailliblement le 30 Septembre 1765 ou plutôt si elle est remplie, en public dans la grande Salle du dit Couvent, come de coûtume y present Mr. le Prieur, Notaire & Interesses qui voudront s'y trouver.

La seconde le 11 Novembre 1765

La troisième le 16 Decembre 1765 finalement celle de Faveur le 30 Decembre 1765.

La mise de cette Loterie favorable a la première Classe, n'est que de deux fl, à la seconde de fl 4, & à la troisième de fl 6; ce qui fait argent de Liege fl 12 pour un Billet entier dans les trois Classes, & la moitié pour un demi

Qu'un chacun soit prévenu que la mise de la Classe de Faveur est gratis; c'est à dire, que cette Classe n'appartient qu'aux Actionnaires, seulement qui auront gagné les Lots d'Assurance dans la première, deuxième ou troisième classe; & pour faire constater au Public que tous les Numeros ont joués dans la Loterie, on tirera à la troisième Classe les bons & blancs contre lesdits 4000 Numeros; la Loterie étant finie pour ceux qui n'auront pas gagné des prix d'assurance

On débitera des demis Billets pour la plus grande facilité du Public, & afin qu'un chacun suivant sa comodité y puisse prendre part, ces demis Billets ne gagneront que la moitié des prix qui leur seront échus.

Tous les Billets tant entiers que demis, seront signés par Mr. le Réverend Prieur dudit Couvent, & du Collecteur où on aura pris lesdits Billets, faute de quoi ils seront de nulle valeur.

Come il est de la conoissance d'un chacun que la Dêvise est inutile, le Numero faisant foi, on n'en recevra pas.

Les Billets sortis & non sortis aux deux premières Classes, tant avec prix qu'avec Lots d'Assurance, devront être renouvelés sept jours avant le Tirage ensuivant, faute de quoi ils resteront au profit du dit Couvent, parce que tous les Billets joueront de rechef, par-là on trouvera son Numero sorti au plûcard, au troisième Tirage avec prix, primes, Assurances ou en blanc.

N. B. Que celui qui aura gagné un Lot d'Assurance, en rafraichissant son Billet, on lui délivrera un Billet gratis d'Assurance, qui sera valable seulement pour la Classe de Faveur, & il devra le renouveler pour la Classe suivante, come les autres Billets qui auront gagnés des Prix, par conséquent un même Billet peut gagner trois Lots d'Assurance, ce qu'arivant, le dit Numero qui aura gagné lesdits trois Assurances, sera mis trois fois dans la Roue de la Classe de Faveur, qui n'apartiendra qu'aux Actionnaires qui auront gagné les Lots d'Assurances.

Messieurs les Collecteurs doivent renvoyer la Note de leur débit quatre jours avant chaque Tirage, faute de quoi leurs Billets resteront pour leur compte, & crainte d'oubli du renouvellement à tems, on pourra payer la mise entière pour les trois Classes, parmi prenant quittance du Collecteur.

Le jour du premier Tirage, l'on mettra dans une roue les 4000 Numeros, contre lesquels se tireront 404 Prix, Primes & Lots d'Assurances.

Au deuxième Tirage, se tireront 404 Prix, Primes, & Lots d'Assurances.

Au troisiéme se tireront 804 Prix , Primes & Lots d'Assurances.

A celle de Faveur ou dernière Classe , se tireront 408 Prix & Primes , ce qui fait en totalité 2020 Prix & Primes , y compris les Lots d'Assurances.

Pour la satisfaction du Public, l'embellage étant fait dans les Règles susdits, on tournera come de coutume les deux Roues, de vingt-cinq à vingt cinq Billets fortis

Tous les prix & primes se payeront quinze jours après la dernière Liste imprimée de chaque Tirage, chez tous les Collecteurs par qui les Billets auront été débités, en y dimincuant come de coutume dix pour cent, lesquels prix ne se payeront que sur les Billets originaux; ainsi on prie un chacun de n'égarer son Billet: Ce payement se fera à raison de vingt-cinq sols de France pour chaque florin de Liége.

Pour le bien être tant des Intéressés, que de ceux de la Direction, tous les prix doivent être reçus absolument six mois après la fin du dernier Tirage, & tous les Intéressés ne s'étant présentés pendant ce terme susdit, les prix leur seront échus au profit dudit Couvent sans admettre aucune exception.

Les Listes imprimées après chaque Tirage, se trouveront chez le Sr. J. PERNODR, Directeur de cette Loterie, au Lion rouge, Rue du Pont à Liége, & chez Messieurs tous les autres Collecteurs désignés par ce Plan, que l'on distribue gratis au Couvent de St Léonard, & chez Messieurs lesdits Collecteurs

Tous ceux qui voudront prendre part à cette

favorable Loterie, tant de France, d'Italie, de Suisse, de Piémont, Savoie & autres Pays voisins, pourront s'adresser, en affranchissant les Lettres & l'Argent, à M. André BOYAI Fils à Genève, qui enverra d'abord le nombre de Billets demandés.

Noms d'une partie des Collecteurs.

A Liège, M. Louvrex, Commissaire & Prélecteur, hors Château.

M. Gathon, Notaire & Marchand, Rue des Taneurs.

M. Plubeau, Apoticaire, à St. Severin.

Les Demoiselles Maréchal, Marchandes, Ouvre-Meuse.

M. Charlier, Rue d'Avroi

M. M. J. Cops, Marchand, Contrôleur à la Douane, sur la Batte, & au Romarin, Rue Neuvice.

M. Collette, Imprimeur-Libraire, sur Meuse.

M. P. F. J. Bragarde, Ecrivain, à l'Etoile d'or, derrière la Magdelaine.

M. Delbeck, au Prince Eugène, derrière Sainte Catherine.

M. Maffon, Marchand, à St. Severin, à la Ville de Hasselt

M. Labye, Notaire, sur les Follons.

Mlle la Veuve Demeuse, au Chapeau d'or, Rue Neuvice.

M. Hanson, Fauxbourg St. Léonard, Receveur à la Douane.

M. Grand-Jean, Rue du Verd-Bois, Contrôleur à Fraignée.

M. Massart, à l'Ecole Française, derrière St. Paul.

M. Guermant, Marchand, à la Croix blanche, Rue du Pont.

M. J. Dehag, Marchand, à la Croix verte, proche la porte St. Léonard.

M. Hubert, Marchand, chez M Bronckart, au Pied d'or, sur le Marché.

M. Loumaye, Marchand de Vin, Fauxbourg Sainte Marguerite.

M. Stas, Marchand, sur Avroi.

M. Kenor, Prélocuteur, dans la Basse-Sauvenière.

M. Flâme, dans la Rue du Verd Bois, proche Saint Jaques.

M. le Major Moxhet, Marchand sur le Marché.

M Dewaide, Marchand, sur la Place des RR PP. Recolets.

M. Jardon, Marchand, au Pont de l'Hôpital nouveau.

M Dejoye, Marchand-Libraire, Rue Heusi.

} A.
} Vervier.

M Lambrette, Comissaire & Marchand, à Enfival.

A Liège, chez M. J PERNODE, Directeur de cette Loterie, demeurant dans la Rue du Pont, au Lion rouge.

A Genève, chez M. André BOVAY, Fils, Collecteur général pour toute la Suisse & Pays voisins.

Et autres à dénommer.

Le mot de l'Enigme du mois de Juillet est *N^o 2 SOMNIS*. Celui du Logogriphe est *FILLEULE*. On y trouve, *Lie, Fée, If, Feu, Eve, Fève, Feu, Vielle, Fi, Vif, Ville, Jeu, Vie*

T A B L E.

R EFLEXIONS sur ces paroles de Notre Seigneur : Celui qui parle de son chef cherche sa propre gloire , mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est digne de foi , & il n'y a point en lui de fraude. 115	
Remarques critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique , <i>Bien-souverain Bien.</i>	135
Tout est bien :	140
Bornes de l'Esprit humain	148
Histoire de la Maison de Plantagenet sur le Trône d'Angleterre	152
Histoire de Henri IV.	153
Camedris Conte par Melle Mazarelli	173
La Mère Rivale de sa Fille , Histoire tragique	191
Prix proposés par l'Acad. Royale des Sciences de Berlin	204
Vers à M. de Voltaire de l'Acad. Clairon.	209
Vers à M. F. de la Harpe à l'Auteur des Vers sur Melle de Ville M. le B. de M.	210
Vaudeville	212
Enigme & Logogriphe	213
Loteris.	216

